BIBLIOTHÉQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

ARATUS.

BIBLIOTHÉQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRECIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit de diverses langues;

PAR M. BRETON,

Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

TOME XVI.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

Depuis l'invasion des Gaulois en Macédoine, jusqu'à la conquête de toute la Grèce par les Romains.

PAR M. GAST. 2.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.

L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.

1809.

HISTOIRE
DE LA GRÈCE,

Depuis l'invasion des Gaulois en Macédoine, jusqu'à la conquête de toute la Grèce par les Romains.

PAR M. GAST.

CHAPITRE V.

Dissimulation de Philippe à l'égard d'Aratus. — Démétrius de Pharos détermine le roi à se joindre avec Annibal contre les Romains. — Empoisonnement d'Aratus. — Guerre malheureuse contre les Romains. — Philippe conclut la paix. — Siége d'Abydos.

LA chute des anciens ministres promettoit de grands avantages à Aratus; mais Philippe continua d'user envers lui de la même dissimulation; il

persistoit dans son projet d'asservir le Péloponnèse. Aratus n'étoit qu'un instrument de son ambition qu'il employeroit tant qu'il pourroit lui être utile, mais que, s'il cessoit de répondre à ses vues, il briseroit comme dangereux, ou rejetteroit comme inutile.

Le crime des derniers ministres aux yeux de Philippe, n'étoit pas d'avoir essayé de diminuer l'influence d'Aratus dans le Péloponnèse, ou de soumettre les républiques de la Grèce à l'empire de la Macédoine; ils n'avoient fait que seconder les vues de leur maître. Leur crime étoit de n'avoir point souffert qu'Aratus eût la direction des affaires, lorsque cela étoit nécessaire aux intérêts de Philippe. Leur crime étoit d'avoir adopté des mesures précipitées et pernicieuses, et en voulant renverser l'illustre chef des Achéens,

d'avoir cherché à perdre en même temps leur souverain avec lui.

La guerre fut continuée, mais avec peu d'activité, et elle ne présenta point d'événemens intéressans. Deux fois on entama des négociations de paix sous la médiation de Rhodes et des autres puissances maritimes ; mais elles avoient été sans effet, lorsque tout d'un coup Philippe signifia sa résolution de mettre sur-le-champ fin à la guerre [1]. Voici les motifs qui l'y déterminoient.

Vers la fin du règne d'Antigone, les Romains avoient pour la première fois fait une incursion dans l'Illyrie qui bornoit la Grèce au nord-ouest sur les confins de la Macédoine, afin de venger une insulte faite à leurs ambassadeurs par Teuta, reine d'un district de cette contrée.

[1] L'an 212 avant J. C.

Vers le même temps, régnoit dans l'île de Pharos, sur la côte illyrienne, un prince nommé Démétrius qui possédoit encore quelques places sur le continent voisin.

Soit par haîne contre la princesse d'Illyrie, soit dans l'espoir de partager ses dépouilles, il se joignit aux Romains, et, à la fin de la guerre qui eut pour résultat la ruine entière de Teuta, il obtint pour récompense un accroissement considérable de territoire.

Après le départ des Romains, enhardi par le bruit que les Gaulois menaçoient l'Italie, et qu'Annibal se préparoit aussi à y faire une invasion, il viola ses engagemens envers eux, augmenta ses forces de terre et de mer, dépassa les bornes qui lui avoient été fixées, infesta les îles et les côtes voisines, et détruisit même des villes dans lesquelles les

Romains avoient des propriétés.

On porta plainte de ces outrages à Rome ; une armée fut envoyée contre lui, et le chassa de ses états. Après ce revers de fortune, il se réfugia à la cour de Philippe. Ses malheurs, sa réputation militaire, son caractère entreprenant et impétueux étoient propres à le mettre bien dans l'esprit de Philippe. Il étudia son caractère, flatta ses craintes, sa vanité, son ambition.

Falloit-il, lui disoit Démétrius, que de grands talens comme les siens figurassent dans de petites guerres, lorsque l'Italie ouvroit un vaste champ à sa gloire? Au lieu d'aider les républiques de la Grèce à se battre les unes les autres, n'étoit-il pas d'une meilleure politique de les dominer toutes, de fondre ces états isolés en un empire solide? Aimé des uns, redouté des autres, Philippe pouvoit

parvenir à ces importans résultats sans de grandes difficultés. S'il souffroit que les Romains s'établissent dans le voisinage de la Macédoine, il ne se passeroit pas long-temps avant que son royaume fût réduit à cet état abject dans lequel étoit tombée l'Illyrie. Les Carthaginois étoient alors en marche pour défendre contre l'usurpation romaine les droits du genre humain. Jamais occasion plus favorable ne se présenteroit; tant que l'issue de la guerre seroit douteuse, son amitié seroit du plus grand prix pour Carthage, mais une fois la puissance romaine abattue, il pourroit trouver des ennemis où il ne tenoit qu'à lui d'avoir en ce moment des amis et des alliés.

Les argumens les plus frivoles paroissent puissans lorsqu'ils sont d'accord avec nos passions. Philippe oublia les dangers, pour ne considérer

que la victoire, la gloire et l'accroissement de sa puissance. Il recommanda néanmoins le plus grand secret à Démétrius, jusqu'à ce que l'on eût des données précises sur les progrès d'Annibal. On lui transmettoit des informations fidèles sur tous les mouvemens des Carthaginois; le passage du Rhône, leur marche à travers les Alpes, la victoire du Tésin, celle de la Trébia ajoutèrent successivement aux espérances et aux projets ambitieux de Philippe; mais lorsqu'il apprit qu'Annibal avoit défait et tué un consul romain près du lac Thrasimène, qu'il étoit maître de l'Etrurie, il regarda les événemens comme décisifs. Sans autre délai, il résolut de terminer la guerre en Grèce, de faire alliance avec Annibal, et d'envahir l'Italie. Aratus chercha en vain à le dissuader de ces projets ambitieux.

Quant à l'autre partie de son plan qui tendoit à se rendre maître absolu de la Grèce, Philippe fut obligé d'employer les plus grandes précautions. Il étoit maître de la citadelle de Corinthe, mais la possession du fort d'Ithome, sur le territoire de Messénie, ne lui étoit pas moins importante. Le peuple de cette contrée étoit divisé en deux partis. Tous deux prirent Philippe pour médiateur, et il les trompa tous deux. La faction démocratique l'emporta enfin, et s'empara d'Ithome. Philippe sous prétexte d'offrir des sacrifices à Jupiter Idumèens, eût l'adresse de s'y faire introduire; son entreprise échoua au moment où il croyoit le succès certain. Démétrius de Pharos et Aratus l'avoient accompagné, mais dans des intentions bien différentes. Démétrius, son confident, l'encourageoit de tout son pouvoir. Aratus au contraire soupçon-

nant son projet, fut attentif à le déjouer. Dès que les vues de Philippe ne furent plus équivoques, Aratus lui fit les représentations les plus énergiques, lui rappela avec quelle honorable loyauté Antigone s'étoit conduit à l'égard des Grecs, et le conjura de réfléchir combien il feroit de tort à sa réputation, si, après avoir été leur protecteur, il attentoit à leur liberté. La honte ou plutôt la crainte d'une opposition formidable le firent désister de ses desseins.

Philippe ayant ainsi levé le masque, Aratus et son fils lui retirèrent leur confiance. Le roi irrité résolut de se défaire de ces républicains dangereux. Taurion, général de ses troupes dans le Péloponnèse, fut l'instrument qu'il employa. Son amitié avec Aratus lui procura le moyen de lui donner un poison lent, afin que sa mort pût être regardée

comme naturelle. Aratus n'y fut pas trompé. Son ami Céphalon le visitant un jour, et remarquant avec affliction qu'il crachoit le sang; tels sont, lui dit Aratus, les fruits de l'amitié des rois.

Avant cette époque, Philippe, au mépris des droits de l'hospitalité si sacrés parmi les anciens, avoit séduit Polycratie, femme du jeune Aratus. Le père soupçonnoit l'intrigue, mais, par tendresse pour son fils, il cachoit ses soupçons. Philippe tira désormais vanité de cette action infâme; non-seulement il enleva l'épouse du jeune Aratus, mais il fit donner au mari un poison qui, sans le priver immédiatement de la vie, affoiblit son jugement, et le jeta dans une folie telle qu'il commit toutes sortes d'actions honteuses et abominables. Sa mort qu'il subit à la fleur de l'âge fut par cette raison considérée comme le plus grand bien-

fait pour lui-même et pour sa famille.

Au milieu de l'horreur que ce crime de Philippe doit naturellement exciter, il faut observer cependant que ce fut à ses erreurs inexcusables qu'Aratus dut en grande partie les malheurs qui l'accablèrent. Jaloux d'abord de Cléomènes, ensuite des Etoliens, il avoit invoqué cette puissance macédonienne dont il finit par être victime.

Philippe étoit plus que jamais déterminé à faire une expédition en Italie. Il envoya des ambassadeurs au général carthaginois, mais ils furent arrêtés peu de temps après leur débarquement en Italie. Ces ambassadeurs ayant déclaré que leur mission étoit pour Rome, furent bientôt mis en liberté, et allèrent joindre Annibal avec qui ils conclurent un traité; mais à leur retour

ayant été pris en mer par une escadre romaine, ils furent envoyés à Rome avec tous leurs papiers.

Ce contre-temps ne découragea point Philippe. Il envoya une nouvelle ambassade, et obtint une nouvelle ratification du traité. Si nous en croyons Tite-Live, Philippe prit l'engagement de fournir une flotte de deux cents vaisseaux pour ravager les côtes d'Italie, et de mettre sur pied une armée de terre considérable. Il étoit stipulé qu'après la soumission de Rome et de l'Italie qui devoient seules rester aux Carthaginois, Annibal entreroit en Epire avec son armée, et en feroit la conquête en faveur de la Macédoine.

Le traité que rapporte Polybe est autrement conçu, et renferme des clauses plus modestes. On y stipule seulement une amitié et une assistance réciproques entre Carthage et

la Macédoine ; il y est dit particulièrement qu'en cas de paix avec les Romains, les Carthaginois exigeront l'évacuation de Corcyre, de Pharos, et de toutes les îles dont ils s'étoient emparés sur les côtes de Corcyre et d'Epire, et en outre la liberté de tous ceux de la famille de Démétrius de Pharos qu'ils retenoient prisonniers.

Les premiers exploits de Philippe ne répondirent guères à ses promesses. Sa flotte qui étoit entrée dans le golfe d'Ionie ne fut pas plutôt instruite que celle des Romains se préparoit à lui offrir le combat, que saisie d'une terreur panique, elle rentra dans ses ports.

Sa seconde tentative n'eut pas plus de succès. Philippe avoit surpris Orique, ville sans défense, sur la côte d'Epire, et qui n'étoit importante que par sa situation, parce

que de-là il restoit peu de chemin à faire pour entrer en Italie. Marcus Valérius Lævinus, général romain qui commandoit à Brindes, se hâta de venir l'en expulser. Philippe s'étoit avancé vers Apollonie à peu de distance d'Orique, et en avoit fait le siège. Avant que Philippe eût le moindre soupçon de l'approche de Lævinus, celui-ci jeta dans la place un corps d'élite qui, réuni à la garnison, fit une sortie pendant la nuit, surprit le camp macédonien, et y fit un grand carnage; le roi lui-même, à moitié nu, se sauva avec beaucoup de peine. Il se dirigea vers sa flotte stationnée à l'embouchure de l'Aoüs; mais Lævinus bloquoit cette rivière. Philippe, après avoir détruit ses vaisseaux, fut obligé de s'échapper à travers les montagnes avec les débris de son armée.

La position critique où se trou-

voient les Romains ne leur permettoit pas de suivre avec vigueur la guerre de Macédoine. La fleur de leurs troupes avoit été défaite à Cannes. Posthumus et toute son armée avoient été enveloppés par les Gaulois. La Campanie s'étoit révoltée, la fidélité de la Calabre étoit douteuse : sans parler de la multitude de corps de troupes nécessaires pour faire face à tant de dangers, ils avoient des guerres à soutenir en Espagne, en Sicile et en Sardaigne.

Il falloit susciter à Philippe des ennemis dans la Grèce, pour qu'il restât dans son royaume occupé de sa propre défense. Valérius Lævinus s'adressa aux Etoliens. Ce peuple se prêta à merveille à ses desseins ; les Etoliens demandèrent même que dans leur traité d'alliance avec les Romains on comprît les Eliens et les Spartiates, Attale, roi de Pergame,

Pleuratus et Scerdilète, princes d'Illyrie.

Lævinus prit l'île de Zacynthe, les villes d'OEniades et de Naxos en Acarnanie, les remit aux Etoliens comme un gage de ce qu'ils pouvoient attendre de la générosité de Rome ; et ayant ainsi allumé en Grèce les brandons de la guerre, il se retira à Corcyre.

A compter de cette époque, l'humiliation et la décadence totale de la Grèce s'avancèrent d'abord par des transitions insensibles, ensuite avec une rapidité étonnante. Les Romains ayant mis une fois le pied en Grèce, parvinrent à s'y établir d'une manière durable. Ils furent dans le principe les alliés, et à la longue les dominateurs hautains de de ce même peuple qui leur avoit ouvert les portes de la Grèce; ils étendirent leur influence d'une ville à

l'autre, profitèrent avec habileté de la crédulité, des querelles domestiques, de l'ambition et de l'avarice des différens chefs ; toujours prêts à soutenir le plus foible contre le plus fort, afin que les forces de chaque état individuel se trouvant affoiblies, ils eussent un jour moins de peine à détruire les uns et les autres. Ils surent couvrir leurs vues ambitieuses du voile de la modération, de l'équité et de l'affection, jusqu'à ce qu'enfin la puissance des Grecs, minée de toutes parts, tombât en ruines sous les coups des maîtres du monde.

L'envahissement des Romains donna à Philippe plus d'autorité en Grèce qu'il n'en avoit jamais eue. On avoit oublié en lui ce tyran dépravé, qui avoit violé par la débauche et l'assassinat les saintes lois de l'hospitalité, qui avoit conçu les

plans les plus funestes à la liberté publique ; le peuple le considéroit désormais comme le champion de sa liberté, et son boulevard contre les barbares, (c'étoit ainsi que l'on qualifioit les Romains). Tous les Grecs au nord de l'isthme de Corinthe et la confédération achéenne elle-même, prirent les armes en faveur de Philippe.

Les Spartiates, fiers de leur alliance avec Rome, semblèrent recouvrer leur ancien courage, et vouloir reprendre cette suprématie qu'ils s'arrogeoient jadis dans le Péloponnèse. Le prince qui occupoit le trône de Sparte, étoit guerrier et entreprenant. Lycurgue qui avoit acheté la royauté des éphores, étant mort après un règne court et très agité, Machanidas, autre aventurier, usurpa le trône ; il chassa le jeune roi Agésipolis, resta seul souve-

rain de Sparte, et saisit avec avidité l'occasion de satisfaire son penchant pour la guerre.

Pendant que ces mouvemens se faisoient dans le Péloponnèse, le tumulte des armes s'étoit déjà répandu dans les régions septentrionales de la Grèce. Philippe, à la vue des périls qu'il avoit lui-même attirés, déploya de la vigueur. Il commença par assurer ses frontières contre les entreprises des nations voisines; il entra en Illyrie, prit Lissus qui en étoit la ville la plus considérable, et la forteresse d'Acrolisse qu'on jugeoit imprenable; la terreur lui soumit les autres sans résistance. Il marcha ensuite au secours des Acarnaniens dont les Etoliens venoient d'envahir le territoire: mais ceux-ci se retirèrent avant de lui donner le temps d'arriver. Il obtint les mêmes succès en Thessalie et dans les contrées voisines.

Jusqu'alors les Etoliens avoient peu gagné à leur alliance avec Rome. Leur grand objet avoit été la conquête de l'Acarnanie, mais le bruit de l'arrivée de Philippe et la résolution désespérée des Acarnaniens qui avoient armé tous les hommes depuis quinze ans jusqu'à cinquante, et qui avoient fait le serment solennel de ne jamais quitter le champ de bataille s'ils n'étoient victorieux, les forcèrent de renoncer à leur entreprise.

Lævinus, au commencement du printemps, rentra à la vérité en Grèce; mais toutes ses opérations se réduisirent à la prise d'Anticyre, ville de la Locride; il emmena les dépouilles et les prisonniers comme propriété romaine, laissant aux Etoliens, suivant la lettre rigoureuse du traité, un sol stérile et une ville en ruines. Bientôt après, nommé consul, il partit pour Rome.

Cependant excités par leur haine contre Philippe et ses alliés, les Etoliens ne perdirent rien de leur ardeur. Sulpicius, nouveau commandant de la flotte dans la mer Ionienne, leur fournit un renfort de dix mille hommes ; ils reçurent aussi des secours d'Attale. Ils entrèrent aussitôt dans le Péloponnèse, et, réunis aux Spartiates, envahirent l'Achaïe ; mais comme ils revenoient chez eux, chargés de butin, ils rencontrèrent Philippe qui étoit venu au secours de ses alliés. Les Etoliens perdirent la bataille. Ils n'en furent point rebutés, et livrèrent de nouveau le combat, mais ce fut sans succès ; les foibles débris de leur armée se sauvèrent avec peine dans une ville voisine.

Les succès de Philippe excitèrent au surplus la jalousie et les alarmes de quelques états voisins qui se hâ-

tèrent de se rendre négociateurs de la paix. Philippe écouta les ouvertures qui lui furent faites, parce que son ambition convoitoit un autre théâtre. La paix étoit sur le point de se conclure, lorsque les Romains pour lesquels la prolongation de la guerre en Grèce étoit de la plus haute importance, envoyèrent leur flotte au secours des Etoliens. Ceux-ci enhardis d'ailleurs par la nouvelle qu'Attale se disposoit à les joindre avec des forces imposantes, prirent l'attitude de vainqueurs, et proposèrent des conditions qu'ils savoient bien que Philippe n'accepteroit pas.

Ce ne fut pas un grand mal pour Philippe ; au contraire, les Grecs ses alliés conçurent la meilleure idée de sa modération et de ses intentions pacifiques : leur indignation contre les Etoliens s'augmenta. Il

trouva bientôt une brillante occasion de profiter de ces dispositions. Il assistoit aux jeux Néméens, lorsqu'on annonça que les Romains venoient de faire une descente, et ravageoient le pays entre Sicyone et Corinthe. Il se mit aussitôt en marche, attaqua les ennemis, les contraignit à fuir vers leurs vaisseaux, reprit tout le butin qu'ils avoient enlevé, et fut de retour à Argos, avant que les jeux fussent terminés. Cette expédition rapide et éclatante contre les troupes romaines fit à Philippe un grand honneur aux yeux de la Grèce entière rassemblée pour les fêtes.

Une autre entreprise, quoiqu'elle n'ait pas été couronnée du même succès, ne fut pas moins honorable pour sa valeur. Les Etoliens avoient pris Elis; Philippe marcha pour les en chasser; mais il trouva les Eto-

liens plus nombreux qu'il ne l'avoit cru ; il y avoit des soldats romains parmi eux. Sulpicius qui croisoit sur les côtes du Péloponnèse, avoit, sans que Philippe en eût connoissance, renforcé de cinq mille hommes la garnison étolienne.

Il chargea cependant l'ennemi avec vigueur. Son cheval ayant été tué sous lui, il continua de combattre à pied jusqu'à ce qu'au plus fort de la mêlée, il eût infailliblement été tué ou pris, si ses gens par un noble effort ne l'eussent dégagé et ramené avec eux.

Cette expédition ne fut pas tout-à-fait infructueuse. Il y avoit à quelque distance d'Elis une forteresse où les paysans s'étoient réfugiés avec leurs bestiaux; il surprit cette place, et emmena vingt mille têtes de bétail et quatre mille prisonniers.

Au milieu de ces exploits, Phi-

lippe continua toujours de trahir son caractère vicieux. Un peu avant cette époque il avoit pour la seconde fois attenté à la liberté des Messéniens, mais avoit éprouvé une résistance vigoureuse ; Démétrius de Pharos à qui il confia cette opération, perdit la vie dans le tumulte. Il s'étoit fait en même temps à Argos beaucoup d'ennemis par ses mœurs dissolues. Heureusement pour ses alliés du Péloponnèse, il fut obligé de retourner en Macédoine où le faux bruit de sa mort avoit occasionné des troubles, et encouragé les invasions des barbares.

Les états d'Achaïe n'en continuèrent pas moins leurs opérations militaires. Il s'étoit fait un changement considérable dans ce peuple qui, au lieu de faire reposer toute sa confiance sur les secours des étrangers, déploya une grande éner-

gie. Philopœmen fut l'auteur de ce changement. Originaire de Mégalopolis en Arcadie, ce grand homme s'étoit distingué, dès sa plus tendre enfance, par de nobles efforts en faveur de la liberté de son pays, et une opposition courageuse contre la puissance des Spartiates ; il préféra abandonner ses propriétés, et s'exposer à toutes les misères de l'exil, plutôt que de vivre sujet des Spartiates, lorsqu'ils se furent emparés de sa ville natale. Il devint ami d'Aratus. Lorsque cet illustre Achéen fut mort, l'intégrité et les talens militaires de Philopœmen le rendirent l'ame de la confédération.

Il avoit pris pour modèle Epaminondas ; mais il ne l'égaloit, dit Plutarque, que par son génie militaire, son activité, sa sagacité et son mépris des richesses ; jamais il n'eut la douceur, la gravité et la

sagesse de cet illustre Thébain. Le département de la guerre lui convenoit infiniment mieux que l'administration des affaires politiques.

La première bataille où se distingua Philopœmen, fut celle de Sélasie ; le succès de cette journée mémorable fut décidé en grande partie par une manœuvre savante du corps qu'il commandoit. Il passa ensuite en Crète, afin de se perfectionner dans quelques parties du métier des armes pour lesquelles les Crétois avoient une grande réputation.

Nommé général de l'Achaïe, il vit avec douleur l'état auquel le joug étranger avoit réduit ses compatriotes ; il conçut le noble projet de les tirer de cette condition humiliante. Il perfectionna leur discipline, les accoutuma aux fatigues, leur donna une armure plus pesante et des armes d'un effet plus sûr ; il

rendit terrible la cavalerie qui jusqu'alors n'avoit été que pour l'ostentation, car elle se composoit pour la plus grande partie, de jeunes gens d'un rang distingué, lesquels y entroient plutôt par vanité que par zèle.

Il sut tirer parti de la frivolité même des Achéens. Les jeunes gens riches affectoient beaucoup de luxe dans leurs habillemens ; il leur persuada de transporter à leurs armures, à leur équipement militaire, ce goût pour la magnificence. Il montra en cela une grande connoissance du cœur humain.

Les effets de cette discipline se firent bientôt sentir. Les Achéens se montrèrent dignes de leurs ancêtres : les Etoliens et les Eliens qui, se promettant une victoire facile, osèrent les attaquer pendant l'absence de Philippe, furent complètement défaits.

Sulpicius, sur ces entrefaites, fit une expédition contre l'île d'Eubée. Sachant que Philippe étoit sorti du Péloponnèse, il mit à la voile pour Egine, et prit ses quartiers d'hiver dans cette île, après en avoir fait la conquête, et vendu les habitans comme esclaves. Attale, roi de Pergame, l'ayant rejoint avec sa flotte, dès que la saison le permit, ils se dirigèrent vers l'Eubée dont plusieurs villes avoient des garnisons macédoniennes.

Philippe ne ferma point les yeux sur les desseins de l'ennemi. Après avoir mis ordre, le mieux qu'il lui fut possible, au rétablissement de la tranquillité de son royaume, il se rendit à Démétrias en Thessalie, rassembla des troupes, et annonça qu'il donneroit des secours efficaces à ses alliés. Il ordonna que l'on allumât des feux, comme signaux,

sur les hauteurs de l'île d'Eubée, dans la petite île de Péparethe qui en étoit voisine, et sur certaines montagnes de la Phocide et de la Thessalie, afin d'avoir des renseignemens précis sur la marche de l'ennemi, et de pouvoir secourir les points menacés.

Après ces préparatifs, Philippe ne se tint pas simplement sur la défensive. Il essaya de surprendre Héraclée, ville sur les frontières de la Thessalie, où les états d'Etolie s'étoient assemblés pour conférer avec Attale; mais avant l'arrivée de Philippe, le congrès étoit dissous; il n'eut d'autre avantage que de dévaster les environs.

Dans le même temps Orée, une des plus fortes places de l'île d'Eubée, fut vendue et livrée aux Romains par son gouverneur. Sulpicius mit le siège devant Chalcis; mais

la force de la place et la défense vigoureuse de celui qui y commandoit, jointes au bruit de l'approche de Philippe, le forcèrent d'y renoncer. Pendant que Philippe s'occupoit à sauver Chalcis, Opus, ville très-riche des Locriens ses alliés, fut prise d'assaut et pillée par Attale. Avant que le roi de Macédoine pût venir au secours, les vainqueurs regagnèrent leur flotte stationnée dans l'Euripe, avec tout le butin qu'ils avoient pris.

La guerre duroit depuis six ans de cette manière avec des succès partagés, lorsqu'une révolution soudaine dans la fortune de Philippe, le rendit l'arbitre de la Grèce. Attale dont les états étoient menacés par Prusias, roi de Bithynie, fut obligé de retourner pour les défendre. D'un autre côté, les Romains à qui la défaite d'Asdrubal avoit

inspiré d'autres projets, et qui étoient en outre fatigués d'une guerre si long-temps douteuse, évacuèrent l'île d'Eubée.

Ces changemens furent suivis d'un événement très-désastreux pour les Etoliens. Machanidas, roi de Sparte, fut tué dans une bataille de la propre main de Philopœmen [1]. Délivré des Romains et d'Attale, Philippe étoit retourné en Macédoine pour contenir les barbares des frontières. Machanidas profitant de son absence s'avança vers Mantinée, ville d'Arcadie sous la protection de la ligue achéenne. Philopœmen étoit alors général d'Achaïe. Il observa tous les mouvemens du tyran de Sparte, et lui livra enfin bataille. La victoire parut d'abord pencher en faveur de Sparte; mais Machanidas s'étant livré avec trop d'acharnement à la

[1] L'an 202 avant J. C.

poursuite d'un corps de Tarentins et autres auxiliaires qu'il avoit enfoncés, Philopœmen tomba sur le centre de bataille des Spartiates, et le défit totalement. Machanidas voyant ce désordre, revint sur ses pas; mais Philopœmen s'étoit assuré d'un fossé qui traversoit le champ de bataille, et que Machanidas devoit passer. Au moment où il piquoit son cheval pour franchir le fossé, Philopœmen le tua d'un coup de javelot.

La mort de Machanidas ne rendit pas la liberté à Sparte. Il fut remplacé par Nabis, autre tyran qui lui étoit de beaucoup inférieur par ses talens militaires, mais qui étoit infiniment plus dépravé et plus cruel.

Tout favorisoit désormais les projets ambitieux de Philippe. Les Etoliens ne pouvoient plus lui résister,

l'Italie lui étoit ouverte. Quoique la chance eût tourné contre les Carthaginois, il pouvoit faire une diversion puissante en faveur d'Annibal ; mais il avoit alors d'autres vues. Non-seulement il fit la paix avec les Etoliens, mais il entra en accommodement avec les Romains eux-mêmes.

La cause de ce changement dans la politique macédonienne mérite d'être examinée.

Ptolémée Philopator occupoit alors le trône d'Egypte. C'étoit un prince des mœurs les plus dissolues : quoique dans le printemps de la vie, il éprouvoit toutes sortes d'infirmités, fruit de ses débauches excessives. Il n'avoit qu'un fils en bas-âge, dont la santé délicate ne promettoit pas une longue existence.

Cette situation des affaires d'Egypte offroit une nouvelle et magni-

fique carrière à l'ambition de Philippe. Déjà il avoit négocié avec Antiochus de Syrie un projet de partage de la monarchie égyptienne; il résolut de se fortifier dans les parties de l'Asie et de l'Europe d'où il pourroit, quand l'occasion s'en présenteroit, s'ouvrir un passage dans les provinces égyptiennes.

En conséquence, sous prétexte de secourir Prusias, roi de Bithynie, son gendre, il attaqua et prit Cios, ville libre sur les frontières de Bithynie, passa au fil de l'épée, ou vendit comme esclaves tous les habitans, et en emporta toutes les richesses.

Les états voisins, indignés des cruautés commises contre les Cianéens, et redoutant peut-être le même sort, prirent les armes. Philippe se trouva ainsi engagé dans une nouvelle guerre contre Attale

et les Romains. Il attaqua en vain Pergame, ville capitale d'Attale, et fut réduit à ravager la campagne. Il obtint quelques légers avantages sur mer ; il fut enfin battu, et perdit la plus grande partie de ses vaisseaux et de ses marins.

Sur ces entrefaites, Philopator étoit mort ; Antiochus, en conséquence de son traité avec Philippe, avoit déjà commencé par soumettre la Cœlesyrie et la Palestine. Philippe se hâta de s'assurer des places que possédoit l'Egypte au nord de la Macédoine. Il entra dans la Chersonèse de Thrace, et prit de vive force ou par corruption toutes les places fortes qui appartenoient aux Egyptiens. Il passa ensuite la mer, et fit le siège d'Abydos ; mais il y trouva une résistance à laquelle il ne s'étoit pas attendu.

Encouragés par les promesses

d'Attale et des Rhodiens, les habitans qui détestoient Philippe, résolurent de s'ensevelir sous les ruines de leur ville, plutôt que de se soumettre à sa domination. Philippe n'en fut pas découragé, et malgré la défense la plus opiniâtre, eut bientôt réduit la garnison à la dernière extrémité.

Le roi de Macédoine ne voyoit pas l'orage qui se formoit sur sa tête, et menaçoit de venger les malheurs que sa soif démesurée de la domination avoit causés à tant d'autres états. Les Romains aux prises avec les Carthaginois, n'avoient fait qu'à regret la paix avec la Macédoine; mais la guerre contre Carthage étoit terminée : ils ne cherchoient qu'un motif spécieux de rompre avec un prince dont la puissance, si elle n'étoit humiliée, pourroit un jour devenir trop for-

midable. Ce prétexte ne tarda pas à s'offrir. Philippe fut accusé d'avoir, au mépris des traités existans entre lui et Rome, envoyé à Annibal des secours d'hommes et d'argent.

Les Athéniens l'accusèrent d'une violation du même traité à leur égard ; ils étoient alliés des Romains, et cependant Philippe avoit favorisé l'invasion de l'Attique par les Acarnaniens [1].

D'un autre côté, la régence d'Egypte effrayée des périls auxquels la rapacité d'Antiochus et de Philippe exposoit le jeune prince, demanda à Rome des secours contre les rois confédérés ; elle conjura le sénat et le peuple romain d'accepter la tutelle du jeune Ptolémée, et de surveiller l'administration de son royaume.

[1] Tite-Live reproche aux Athéniens d'avoir bassement calomnié Philippe ; ils avoient été les agresseurs.

Tout ce qui tendoit à inculper Philippe, étoit avidement entendu par le sénat romain. Il eut cependant la politique de commencer par un acte qui fit à Rome le plus grand honneur. On envoya aussitôt des ambassadeurs en Egypte prendre la tutelle du jeune prince, au nom du sénat et du peuple, et l'on ordonna à Antiochus de sortir du territoire égyptien.

Le plus jeune des ambassadeurs, Marcus-AEmilius, étoit chargé par ses instructions d'aller trouver Philippe, et de lui notifier les intentions du sénat romain. AEmilius trouva Philippe devant Abydos, enivré de ses succès, et rempli d'espoir par l'alliance qu'il venoit de contracter avec Antiochus. Le jeune Romain s'acquitta de sa mission avec autant de dignité que de fermeté : il invita le roi à ne point attaquer

les possessions égyptiennes, ni les états de la Grèce, et à soumettre à un arbitrage équitable les différends qui s'étoient élevés entre lui et les Romains. Philippe repoussa avec dédain une invitation semblable, et l'ambassadeur partit.

Peu de temps après, les citoyens d'Abydos n'ayant plus d'espoir de salut, résolurent de garnir du peu de combattans qui leur restoient encore, les brèches dont leurs murailles étoient criblées, et de se défendre jusqu'à la mort du dernier homme, d'égorger eux-mêmes leurs femmes et leurs enfans, et de livrer aux flammes les déplorables restes de la ville.

Cette résolution furieuse étoit déjà exécutée en partie, lorsque quelques-uns des prêtres, quoiqu'ils se fussent engagés par serment à la tenir, trouvèrent qu'elle étoit au-dessus des

forces de l'humanité, et ouvrirent les portes à Philippe.

On vit alors, à l'entrée des Macédoniens, le spectacle le plus effroyable dont il soit fait mention dans l'histoire. Les pères, les maris, épars dans les différens quartiers de la ville, plongeoient le poignard dans le sein des plus chers objets de leurs affections, ou écrasoient contre les murailles les têtes de leurs enfans; puis tournant contre eux un fer parricide, tomboient sur des monceaux de cadavres. Philippe lui-même fut touché de ce hideux spectacle. Tous ses efforts pour arrêter la rage de cette multitude aveuglée furent inutiles; il fut obligé de retirer ses troupes, et de leur accorder trois jours pour compléter le carnage. A l'exception des prisonniers, il survécut à peine un seul de ces infortunés et fanatiques habitans.

CHAPITRE VI.

Seconde guerre de Macédoine. Défection de plusieurs alliés de Philippe. Paix honteuse. Renouvellement des hostilités. Guerre contre Nabis, tyran de Sparte. Flamininus conclut la paix avec lui.

ROME ne pouvoit choisir des conjonctures plus favorables à ses desseins que l'état de choses qui existoit au commencement de la seconde guerre de Macédoine.

Déjà trois années s'étoient écoulées depuis la conclusion de la paix avec Philippe, lorsque les Romains, sous le commandement du consul Sulpicius, firent un débarquement en Epire. La cause ostensible de cette expédition étoit de faire une

diversion en faveur d'Athènes que Philippe tenoit assiégée. En conséquence une partie de la flotte romaine fut envoyée sur les côtes de l'Attique, et fut bientôt après rejointe par les flottes combinées d'Attale et des Rhodiens.

Philippe fut transporté d'indignation contre les Athéniens qu'il regardoit comme les auteurs de la guerre, et résolut de tirer d'eux une vengeance raffinée.

Son ressentiment étoit encore augmenté par la prise de Chalcis dont le commandant romain venoit de détruire tous les arsenaux, tous les magasins, et où il n'avoit laissé que des décombres fumans. Philippe étoit à Démétrias, en Thessalie, lorsqu'on lui apprit cette nouvelle; il partit avec un corps d'élite, espérant surprendre l'ennemi. Trompé dans son attente, il se dirigea vers

l'Attique, et marcha toute la nuit, afin de surprendre Athènes, et de la traiter comme les Romains avoient traité Chalcis. Il auroit sans doute réussi, mais un courrier grec découvrit sa marche, et donna l'alarme aux Athéniens.

Philippe eut recours à un autre genre de vengeance. Tout le territoire de l'Attique étoit orné des plus précieux chefs-d'œuvres de l'art, notamment de temples, de superbes maisons de campagne, de statues et de mausolées magnifiques; il assouvit sa rage sur tous ces monumens, excepté les temples: il n'épargna pas même les tombeaux des morts illustres qui jusqu'alors avoient été respectés par les désastres de la guerre.

Il essaya encore de prendre Eleusis et ensuite le Pirée, mais il échoua dans ces deux tentatives. Après avoir

fait une courte excursion dans le Péloponnèse, il revint sur ses pas, guidé par la rage, et cette fois il n'épargna pas même les temples.

Les Athéniens de leur côté eurent recours aux seuls armes dont ils fussent alors en état d'user, aux invectives de leurs orateurs et à des décrets respirant la passion la plus violente. Il fut décrété que le nom de Philippe seroit à jamais en exécration au peuple d'Athènes; que les statues qui avoient été érigées à lui, ou à tout autre prince macédonien seroient abattues; que tous les actes faits en leur faveur seroient abolis, que les différentes fêtes et les ordres de prêtres créés en leur honneur seroient abolis; que tout lieu où se seroient trouvés une inscription ou autre monument à la louange de Philippe, seroit reputé profane et souillé.

On résolut en outre que dans les fêtes solennelles où les prêtres avoient coutume d'implorer la bénédiction du ciel pour Athènes et ses alliés, ils prononceroient des malédictions contre lui, ses enfans, ses armées de terre et de mer, contre le nom et le corps entier de la nation macédonienne; en un mot que toutes les mesures qui avoient été prises jadis contre les Pisistratides seroient remises en vigueur contre Philippe; que quiconque proposeroit un changement ou un adoucissement à ces dispositions, seroit déclaré traître à sa patrie, et condamné à mort.

Athènes ne se montra pas moins extravagante par ses adulations, en faveur de ceux dont elle avoit éprouvé l'assistance. Les Romains et Attale reçurent les honneurs les plus distingués; des processions solennelles de tous les prêtres et prêtresses figu-

rèrent dans leur entrée à Athènes, comme si l'on eût célébré la réception de divinités tutélaires. Tous les Rhodiens furent déclarés citoyens d'Athènes. On donna le nom d'Attalis à une des tribus.

Philippe éprouva bientôt qu'il avoit à redouter des autres états de la Grèce quelque chose de plus que ces vaines imprécations d'un peuple frivole.

Il avoit demandé des secours aux états d'Achaïe, rassemblés à Argos; il offroit de repousser les attaques de Nabis, qui infestoit leurs frontières, à condition qu'ils lui fourniroient leurs meilleures troupes, pour mettre des garnisons dans ses villes; mais les Achéens démêlant ses vues insidieuses, s'y refusèrent.

Il s'adressa avec aussi peu de succès à l'assemblée générale des états d'Etolie. Des ambassadeurs d'Athè-

nes et le consul romain parurent dans l'assemblée ; ils firent leurs plaintes avec tant d'énergie que si Démocrite, préteur d'Etolie, que l'on soupçonne avoir été corrompu par Philippe, n'eût renvoyé la fin de la discussion à l'assemblée suivante, on lui eût certainement déclaré sur-le-champ la guerre.

Dans cet intervalle Sulpicius campé sur les bords de l'Apsus, rivière d'Illyrie, avoit envoyé un détachement chargé de pénétrer en Macédoine. Cette opération eut un plein succès. Les places fortes furent toutes emportées, tandis que les Illyriens, les Dardaniens, les Athamanes, effrayés du progrès des armes romaines, se déclarèrent contre Philippe.

Le roi de Macédoine commença à trembler pour ses états ; il se rapprocha des points les plus menacés ;

il employoit tout ses talens militaires à épier les mouvemens de l'ennemi, et à y mettre obstacle, lorsqu'un malheureux incident non-seulement ralentit son ardeur, mais laissa dans son esprit et celui de ses sujets une impression qui paroît avoir influé sur la suite des événemens.

Une troupe de cavalerie macédonienne en étoit venue aux mains avec un parti de cavaliers romains. Il y eut de chaque côté une quarantaine de morts. Chez les Grecs on attachoit beaucoup d'importance aux funérailles ; Philippe fit enlever les corps de ses braves soldats, afin de leur rendre les derniers devoirs. Jusqu'alors les Macédoniens avoient principalement fait la guerre aux nations de la Grèce et de l'Illyrie, lesquelles se servoient de la lance, du javelot et des flèches. Les blessures

faites avec de telles armes n'offroient rien de hideux; mais lorsqu'ils virent les corps de leurs compagnons mutilés et défigurés par les larges épées que l'on appeloit épées espagnoles, lorsqu'ils virent les têtes, les membres entiers abattus, ils furent frappés d'horreur et d'épouvante. Philippe frémit à l'idée d'avoir affaire à un tel ennemi; il évita long-temps d'engager une action décisive.

Deux ans se passèrent à faire cette guerre d'escarmouche, sous les consulats de Sulpicius et de Villius; on dit même que le défaut de courage ou la conduite intéressée des généraux romains empêchèrent qu'on ne mît plus d'activité dans les entreprises.

Au surplus, Philippe ne retira aucun fruit de ces lenteurs. Il éprouva presque toujours des échecs, ses fron-

tières furent ravagées; loin d'acquérir de nouveaux alliés, il vit les Etoliens qui d'abord étoient restés neutres, embrasser la cause des Romains, et faire marcher des troupes contre lui.

A la fin de la seconde année, le commandement de l'armée romaine fut dévolu au nouveau consul Titus Quintius Flamininus [1].

Cet homme qui joua un si grand rôle dans l'humiliation de la Grèce, ne brilloit point par de grands talents militaires, mais il se distinguoit dans l'art des négociations. Il avoit été élevé au consulat avant sa trentième année révolue, et sans passer par les emplois intermédiaires d'édile et de préteur. Il devoit cette distinction extraordinaire à la réputation qu'il avoit obtenue parmi les Tarentins dont il avoit été gouverneur vers la fin de la guerre d'Annibal.

[1] L'an 198 avant J. C.

Il tira au sort avec son collègue le département qui lui seroit confié, il eut la mission de poursuivre la guerre de Macédoine. Les consuls avoient coutume de passer dans leurs foyers une portion considérable de leur année d'exercice, afin de jouir de la représentation attachée à leur dignité. Flamininus suivit une conduite différente. Méprisant une vaine pompe, il partit pour la Grèce aussitôt que furent terminés les rites religieux, auxquels les devoirs de sa place l'obligeoient de présider.

Il trouva Villius dans la partie de l'Epire, appelée Chaonie, près de l'embouchure de l'Aoüs, dans une situation honteuse pour un consul romain, en face de l'ennemi, sans oser l'attaquer. Philippe fort de la pusillanimité de Villius avoit osé contempler les Romains en face, et s'étoit retranché dans une position formidable.

Flamininus passa quelques jours à reconnoître la position de l'ennemi, et à examiner s'il étoit possible de forcer ses lignes. Il découvrit enfin, à l'aide de quelques bergers des environs, un passage favorable à ses desseins. Il fit occuper par un détachement des hauteurs qui dominoient le camp macédonien, et ordonna l'attaque. Les Macédoniens furent mis dans une déroute complète; Philippe avec une foible partie de son armée s'enfuit en Thessalie par les gorges des montagnes, et rentra en Macédoine.

C'eût été une extravagance de poursuivre Philippe dans un pays hérissé d'obstacles, et dont il connoissoit si bien les localités. Flamininus adopta un plan d'opérations plus efficace. Il se mit en mesure pour détruire tout ce que les ennemis pouvoient conserver encore de pouvoir ou d'influence sur les états

de la Grèce, d'anéantir, s'il étoit possible, toute espèce de relations entre la Grèce et la Macédoine. Ce plan habilement conçu, fut mis à exécution avec une adresse consommée.

Flamininus continua d'abord d'envahir l'Epire, où il se présenta non comme un ennemi, mais comme un protecteur. Philippe dans sa fuite précipitée, avoit tout dévasté sur son passage. Flamininus au contraire, ne commit aucune hostilité, et maintint parmi ses soldats une discipline si sévère que les Epirotes, au lieu de rester fidèles à la Macédoine, s'offrirent aux Romains pour leur servir de guides, ou se rangèrent en foule sous leurs étendards. D'Epire il entra en Thessalie, et en soumit toutes les places fortes.

Pendant ce temps là, Lucius, frère de Flamininus, commandant la flotte romaine, arriva sur la

côte orientale de la Grèce, se joignit aux flottes d'Attale et des Rhodiens, et fit une descente dans l'île d'Eubée. Philoclès qui y commandoit pour Philippe fut défait, Érétrie et Caryste, villes considérables, furent prises.

Flamininus passa ensuite dans la Phocide, afin d'étendre ses conquêtes jusqu'aux provinces méridionales de la Grèce. Son principal but étoit de mettre les Achéens dans les intérêts de Rome; il donna en conséquence à son frère des instructions pour qu'il envoyât en Achaïe une ambassade au nom des Romains, d'Attale et des Rhodiens, et qu'il fît proposer un traité d'alliance. Pendant ce temps-là les flottes combinées entrèrent dans le golfe sous prétexte d'assiéger Corinthe que Philippe occupoit à cette époque, mais au fond pour appuyer d'autant mieux les négociations.

Philippe alarmé d'une mesure qui

pouvoit avoir les conséquences les plus déplorables, envoya des ambassadeurs à Sicyone, où se devoit tenir le congrès.

La diète s'ouvrit, les différens ambassadeurs furent entendus, on invita les membres à donner leur avis; mais un morne silence régna. Les députés achéens, effrayés des périls de tout genre qui les entouroient, ne savoient quelle opinion former, ou craignoient d'exprimer leur vœu.

Aristènes, général de l'armée, et tout dévoué aux Romains, prit enfin la parole, et vota en leur faveur. Il vanta les succès de leurs armes, et prétendit qu'ils n'avoient d'autre but dans leur expédition que de délivrer la Grèce du joug macédonien. Il se répandit en même temps en invectives contre le roi de Macédoine, dont il s'efforça d'aggraver tous les torts réels ou supposés.

Un pareil discours si peu digne du premier magistrat d'un peuple encore libre, arracha des cris d'indignation, non-seulement aux partisans de Philippe, mais à tous ceux qui prenoient réellement intérêt à la liberté de leur patrie.

Le parti macédonien étoit considérable dans l'assemblée; elle présenta bientôt les scènes les plus tumultueuses. Les uns par d'indécentes clameurs, soutenoient les intérêts de Rome, les autres ne se montroient pas moins furieux dans leur opposition. Cependant les deux partis étoient à-peu-près égaux; il se trouva même que dans le conseil des dix, dont la majorité des suffrages étoit nécessaire pour former un décret, cinq membres votèrent pour Rome, les cinq autres pour la Macédoine.

Depuis deux jours l'assemblée étoit

dans cet état d'irrésolution et du plus violent désordre ; elle devoit être dissoute le troisième jour conformément aux lois d'Achaïe. Ce jour fatal sembloit devoir se terminer comme le précédent ; chacun des deux partis montroit d'autant plus d'opiniâtreté que l'heure de la décision approchoit. Enfin, Rhisase de Pallène, membre de l'assemblée, de la faction romaine, mais dont le fils Memnon, membre du conseil des dix, avoit, en dépit des remontrances de son père, constamment refusé d'abandonner le parti de la Macédoine, fit un nouvel effort pour ébranler la résolution de son fils. Il jura solennellement qu'il l'égorgeroit de sa propre main, s'il n'abandonnoit pas une opinion qui précipiteroit sa patrie dans sa ruine. Exemple frappant de ce que peut l'esprit de parti, et de la férocité des

mœurs grecques à cette époque. Effrayé des menaces de son père, Memnon changea d'avis, et la question fut décidée en faveur de Rome.

C'est une chose digne de remarque que les députés de Mégalopolis, d'Argos et de Dymé se retirèrent dès qu'ils s'aperçurent quel seroit le résultat des délibérations, afin d'éviter de donner par leur présence une sanction à des résolutions fatales pour Philippe. Les Dyméens en particulier alléguèrent leurs obligations au roi de Macédoine qui avoit racheté et rendu à leurs familles plusieurs de leurs concitoyens tombés au pouvoir des Romains, et vendus comme esclaves.

Après la conclusion de cette affaire, le siège de Corinthe fut levé. Le consul romain en avoit fait la promesse aux Achéens; mais on prétendit que Flamininus s'y trouva

forcé par la résistance opiniâtre que firent un grand nombre de déserteurs romains, et les renforts que les Macédoniens introduisirent dans la place. Vers le même temps Argos fut livrée à Philippe par quelques-uns de ses citoyens ; de sorte que ce prince restoit encore en possession de deux des principales villes du Péloponnèse.

Philippe cependant ne put s'empêcher de frémir sur la situation de la Macédoine, abandonnée de ses alliés les plus puissans, privée de ses ressources, et réduite à des frontières presque sans défense. Il demanda une entrevue au consul romain ; elle fut désignée à Nicée, port de mer sur la baie Maliaque. Flamininus s'y rendit accompagné des principaux chefs étoliens et achéens, d'Amynander roi des Athamanes, de l'ambassadeur du roi

de Pergame, et de l'amiral de la flotte rhodienne.

Ce brillant cortège n'avoit pas seulement pour objet de satisfaire la vanité du consul, il avoit des vues politiques; il humilioit Philippe qui ne devoit pas voir sans dépit une partie si considérable de la Grèce du côté de ses adversaires. Le roi de Macédoine, qui arriva par mer, ne put retenir son indignation. Invité par le consul à débarquer, il refusa. Que craignez-vous? demanda Flamininus. Je ne crains, répondit le roi, que les dieux immortels; mais je suspecte la foi de ceux dont je vous vois entouré, particulièrement de vos Etoliens.

Un tel début ne promettoit pas une issue favorable aux négociations. On proposa à Philippe les conditions les plus humiliantes, savoir: d'évacuer les villes de la Grèce dont il étoit

encore maître ; de rendre tous les prisonniers et déserteurs appartenant à Rome ou à ses alliés ; de livrer toutes les places dont il s'étoit emparé en Illyrie, et celles qui appartenoient à l'Egypte.

L'ambassadeur d'Attale et les Rhodiens réclamèrent en outre la restitution de tout ce qui leur avoit été pris, et une indemnité complète des pertes qu'ils avoient subies.

Malgré l'étendue de ces demandes, la plupart mal fondées, et la dureté de langage avec laquelle on les lui faisoit, Philippe s'efforça d'obtenir des conditions plus modérées, et discuta froidement les différentes réclamations qu'on lui présentoit.

Deux jours se passèrent, et la paix étoit tout aussi éloignée qu'auparavant. Les alliés exigeoient, comme préliminaire indispensable, que Phi-

lippe renonçât à toute prétention sur le territoire de la Grèce, et qu'il prît l'engagement de ne jamais passer les limites de la Macédoine. La seule ressource de Philippe fut de demander au consul la permission de faire porter au sénat de Rome ses propositions par des ambassadeurs, assurant que si on ne les trouvoit pas équitables et satisfaisantes, il se soumettroit sans restriction à tout ce qu'exigeroient les pères conscrits.

On agréa cette demande qui ne pouvoit guère être refusée, et l'on conclut une trève de deux mois, mais sous la condition que Philippe retireroit ses garnisons de la Locride et de la Phocide. Outre ce point important qu'il obtenoit, le consul avoit encore d'autres vues. On étoit en hiver, dans une saison où les armées ne pouvoient agir. De nou-

veaux consuls alloient être nommés; Flamininus pouvoit être remplacé : il vouloit avoir l'air de terminer la guerre par un traité, si on le rappeloit, ou avoir les moyens de la continuer, s'il étoit conservé en place.

Le sénat satisfit Flamininus au-delà de ses désirs. Il fut continué dans ses fonctions avec pleins pouvoirs de faire la guerre ou la paix, selon qu'il le jugeroit utile.

Il lui fut facile de reconnoître la véritable intention du sénat. A la vérité on avoit donné audience aux ambassadeurs de Macédoine; mais à peine le chef de la légation eût-il prononcé les premiers mots de son discours, que le sénat l'interrompit par cette question péremptoire : « Votre maître vous a-t-il autorisés « à faire la cession de Démétrias en « Thessalie, de Chalcis dans l'île

« d'Eubée et de Corinthe » ? Les ambassadeurs confondus répliquèrent qu'ils n'avoient point d'instructions à ce sujet ; on les renvoya aussitôt.

Philippe, indigné de cette dérision, redoubla d'énergie afin de pourvoir à sa défense. Argos étoit trop éloignée pour lui être utile, et il n'y entretenoit une garnison qu'en affoiblissant son armée. Il résolut de l'abandonner, mais de tirer de cette cession plus de fruit que s'il l'eût retenue en son pouvoir. Nabis étoit alors la terreur du Péloponnèse ; c'étoit un des plus cruels tyrans qui jamais ait souillé un trône ; il ne maintenoit son autorité qu'à l'aide d'une armée de mercenaires composée du rebut des nations.

Nabis étoit surtout l'ennemi mortel des Achéens. Philippe lui offrit de le mettre en possession d'Argos,

à la charge de lui rendre cette place après la paix ; et afin de cimenter plus étroitement cette alliance, il lui proposa de marier ses filles à ses fils. Nabis promit tout ce que Philippe voulut, mais ne fut pas plutôt maître d'Argos, qu'il offrit ses services à Flamininus. Le consul, peu délicat sur le choix des moyens, pourvu qu'il en résultât de l'utilité, le reçut sans hésiter parmi les alliés de Rome.

Philippe méritoit bien cette tromperie, car le sort des infortunés Argiens fut déplorable. Nabis eut recours à toutes sortes de moyens pour découvrir la fortune des citoyens d'Argos et se l'approprier. Sa femme Apéga le seconda dans ce dessein, et arracha des dames argiennes, par l'artifice et la terreur, tout ce qu'elles possédoient de bijoux et d'ornemens précieux. Po-

lybe décrit un instrument extraordinaire d'extorsion qu'il inventa, et qui, dans un auteur moins grave, paroîtroit fabuleux. Il fit faire un mannequin en fer, représentant Apéga, et se mouvant par ressorts : les bras et la poitrine en étoient garnis de pointes aiguës. Cette machine, vêtue des ornemens de la royauté, étoit dans l'appartement ; lorsque quelqu'un refusoit opiniâtrément son argent, Nabis lui disoit : J'espère qu'Apéga trouvera de meilleurs argumens pour vous persuader. Alors il faisoit avancer la statue qui entouroit le malheureux de ses bras, le forçoit de donner son argent, et le faisoit expirer dans d'affreuses tortures.

Dès que la saison le permit, les deux armées entrèrent en campagne du côté de la Thessalie. Auparavant Flamininus avoit heureusement mis

à fin une affaire très-importante ; il avoit détaché les Béotiens des intérêts de Philippe, en faisant violence à la liberté de leurs délibérations, par l'apparition de deux mille hommes armés qui étoient tout à coup entrés dans la ville.

Les deux armées, suivant des routes différentes, étoient campées, sans le savoir, à peu de distance l'une de l'autre, et n'étoient séparées que par la chaîne de montagnes appelées *Cynoscéphales*, ou les *têtes de chiens*, à cause de la configuration de leurs sommets.

Philippe envoya un détachement reconnoître la position de l'armée romaine. Ce parti fut rencontré par un parti romain qui alloit également à la découverte. Les brouillards du matin les empêchèrent de se voir avant qu'ils fussent à la portée des armes. Ils se livrèrent une

escarmouche ; chacun des deux détachemens envoya demander des secours à son armée respective, et bientôt une affaire générale devint inévitable.

Des présages sinistres, suivant Plutarque, ou la situation défavorable du terrain, selon Polybe, détournoient Philippe du projet de livrer bataille ; il auroit voulu la remettre à un autre jour ; mais les Macédoniens obtinrent d'abord des succès ; le reste de l'armée encouragé par cet avantage, demanda à être mené à l'ennemi. Philippe se rendit à l'empressement des siens ; dans une courte harangue, il leur rappela les exploits de leurs ancêtres, et les exhorta à ne point souffrir que la Macédoine illustrée par tant de gloire, se courbât sous le joug des Romains.

Flamininus excita aussi la valeur

de ses troupes, et on en vint aux mains.

La victoire fut long-temps douteuse. La gauche des Macédoniens plia; mais leur droite obtint l'avantage, et eût mis les Romains dans une déroute irréparable sans le secours de la cavalerie romaine. Enfin un tribun légionnaire tourna l'aîle droite des Macédoniens avec une poignée d'hommes d'élite, et attaqua les derrières de la phalange. Les Macédoniens, d'après leur ordre de bataille, ne pouvoient résister à une attaque de ce genre. La phalange ne pouvoit combattre qu'en marchant en avant; ceux qui la composoient ne pouvoient faire volte-face, à cause de la profondeur des rangs et de la longueur des piques [1].

[1] La longueur des piques alloit en décroissant du premier rang au dernier.

(*Note du traducteur.*)

Les Romains s'ouvrirent facilement un passage, et égorgèrent impunément un ennemi sans défense, qui jeta ses armes et prit la fuite.

Philippe, après avoir rempli les devoirs de général et de soldat, voyant la bataille perdue sans ressource, se retira vers Tempé en ralliant tout ce qu'il put des débris de son armée, qui se trouva réduite de plus de moitié. Il eut soin d'envoyer à son quartier-général de Larisse l'ordre de brûler tous les papiers qui auroient pu compromettre ses partisans assez nombreux dans toute la Grèce.

Cette victoire devint encore plus décisive par la demande que Philippe fit de la paix. Le sénat lui imposa les conditions suivantes :

« Que toutes les villes grecques de « l'Asie et de l'Europe seroient li- « bres, et qu'on leur rendroit la

« faculté de se gouverner par leurs « lois.

« Que Philippe, avant la prochaine « célébration des jeux isthmiques, « livreroit aux Romains tous les « Grecs qui se trouvoient dans ses « états, et évacueroit toutes les pla- « ces qu'il occupoit en Grèce et en « Asie.

« Qu'il rendroit tous les prison- « niers et déserteurs, et livreroit « tous ses vaisseaux pontés de quel- « que espèce qu'ils fussent, à l'ex- « ception de cinq petits bâtimens et « de sa galère à seize rangs de rames.

« Qu'il paieroit aux Romains mille « talens [1], dont une moitié comp- « tant, le reste en dix paiemens « égaux d'année en année. »

Si nous en croyons Tite-Live, on lui imposa, en outre, les conditions de ne pas avoir plus de cinq cents hom-

[1] 5,400,000 fr.

mes dans son état militaire, de ne point entretenir d'éléphans, et de ne pas faire la guerre hors de la Macédoine sans la permission du sénat romain. Polybe ne fait pas mention de ces trois articles.

Il devoit enfin donner des otages parmi lesquels étoit son fils Démétrius.

Les Etoliens s'opposèrent avec force à ce traité ; ils croyoient en avoir le droit d'après les services qu'ils avoient rendus dans la dernière bataille : mais Flamininus, déjà offensé de ce qu'ils s'étoient approprié une trop grande portion des dépouilles, leur répondit d'un ton arrogant. On verra par la suite quelles calamités engendra cette dispute.

La conduite de Philippe en cette occasion fait peu d'honneur à ses talens ou à son courage. Si au lieu

de s'exposer témérairement à une action décisive, il eût abandonné la Grèce qu'il ne pouvoit conserver dans la situation actuelle des choses; s'il se fût retiré dans les places fortes de la Macédoine, et eût de là harrassé les Romains par des excursions passagères, il eût facilement prolongé la guerre au-delà du terme du commandement de Flamininus : alors il eût profité, comme autrefois, de la foiblesse ou de l'inexpérience des généraux qu'on lui auroit opposés. Enfin tout espoir n'étoit pas encore perdu après la fatale journée de Cynoscéphale.

Les Romains au contraire, en faisant la paix, dissimuloient habilement leurs projets ultérieurs. Feignant de n'avoir été déterminés que par une généreuse sollicitude pour la liberté des Grecs, ils se contentèrent d'avoir diminué la puis-

sance de Philippe, de l'avoir fait rentrer dans les anciennes limites de ses états héréditaires. S'ils eussent voulu le détrôner tout d'un coup, le désespoir l'eût peut-être rendu formidable; les princes d'Asie, par intérêt, sinon par affection, se fussent joints à lui; les Grecs eux-mêmes eussent conçu des soupçons, en voyant qu'ils n'échappoient à un danger que pour tomber dans un plus grand.

La paix étant ainsi conclue, Flamininus et les commissaires s'occupèrent d'arranger les affaires de la Grèce, et du gouvernement des villes et des pays démembrés de la Macédoine.

Lorsqu'on célébra, quelque temps après, les jeux isthmiques, Flamininus fit proclamer à son de trompe, par un hérault, que le sénat de Rome et le consul Titus-Quintius

Flamininus ayant vaincu Philippe et les Macédoniens, accordoient la liberté, l'exemption de toutes garnisons, de toutes taxes, et la jouissance de leurs propres lois aux Corinthiens, aux Phocidiens, aux Locriens, aux Eubéens, aux Achéens de Phthiotis, aux Magnésiens, aux Thessaliens et aux Perrhébiens.

Cette proclamation qui surpassoit l'attente générale, excita des transports d'allégresse, qui allèrent jusqu'au délire. On ne s'occupa plus des jeux, on se pressa en foule autour de Flamininus ; on l'appela sauveur, protecteur, et on faillit l'étouffer à force d'empressement. Il fit répéter la même proclamation aux jeux Néméens.

Les états mentionnés dans ce décret, étoient ceux qui avoient été sujets de la Macédoine. Les autres républiques de la Grèce n'avoient

cependant pas été oubliées : Flamininus leur annonça ce qui avoit été résolu en faveur des fidèles alliés de Rome. Les unes obtinrent une augmentation de territoire, les autres furent établies dans les possessions que le sort des dernières guerres leur avoit fait perdre. Les Achéens recouvrèrent Corinthe, Hérée et Triphylie. Pleuratus, prince illyrien, et Amynander, roi des Athamanes, reçurent une portion de l'Illyrie. Orestes, quoique située dans les limites de la Macédoine, fut déclarée libre en récompense de ce qu'elle s'étoit révoltée en faveur des Romains.

Tous les prisonniers de guerre, tombés entre les mains de Philippe, furent rendus à leurs familles. Les exilés furent rappelés dans leurs foyers ; Flamininus interposa ses bons offices pour étouffer les haines

des factions, et cicatriser les plaies produites par les dissensions civiles. Des garnisons romaines occupoient encore Chalcis, Démétrias et la citadelle de Corinthe ; il promit de les retirer lorsque l'on connoîtroit les intentions d'Antiochus.

Ces mesures conciliatrices gagnèrent aux Romains le cœur de presque tous les Grecs ; ceux qui pouvoient conserver des soupçons, se gardoient bien de les laisser paroître au milieu de l'allégresse générale.

Les Etoliens cependant ne partageoient point cette séduisante illusion. Mécontens de ce que la paix eût été accordée à Philippe, malgré leurs représentations ; irrités contre Flamininus qui ne les avoit pas traités à leur gré avec assez d'égards, ils se vengèrent en accusant le consul romain d'avoir vendu la paix à la Macédoine, et en lui reprochant

son peu de valeur. Tandis que je combattois l'ennemi, disoit communément chaque Etolien, Flamininus étoit occupé de ses prières.

« Les Romains, disoient-ils encore, se vantent d'avoir rendu à « la Grèce sa liberté, en affranchissant quelques villes éloignées et « peu considérables, tandis que les « cités les plus importantes, telles « que Démétrias, Chalcis et Corinthe, ont des garnisons de leurs « troupes : ils ont dégagé nos jambes « de leurs entraves, pour nous « mettre sur le cou un joug plus pesant. »

Bientôt ils eurent occasion de faire éclater leur mécontentement. Nabis étoit encore maître d'Argos, et, comme souverain de Sparte, il possédoit plusieurs villes maritimes, notamment celle de Gythium. Flamininus trouva dangereux qu'une puissance si considérable demeurât

entre les mains d'un tyran sur la foi de qui l'on ne pouvoit compter : il vouloit d'ailleurs favoriser les Achéens en leur rendant Argos, une des villes de leur confédération. Il convoqua en conséquence les états à Corinthe et proposa d'expulser Nabis d'Argos.

Les Etoliens se répandirent aussitôt en griefs contre Rome. Ils dirent qu'il étoit absurde de parler d'une nouvelle guerre pour rendre Argos aux Achéens, tandis que les Etoliens étoient privés de cités auxquelles leurs donnoient droit les traités les plus solennels, et que les Romains conservoient en leur pouvoir; que les Romains n'avoient pas d'autres vues que de perpétuer la guerre dans la Grèce.

Ces représentations, quoique bien fondées, furent écoutées avec impatience. Les Etoliens n'étoient pas aimés : proposer la guerre contre un

tyran étoit un moyen sûr de gagner l'esprit des peuples. La guerre fut donc résolue à l'unanimité des suffrages, ceux des Etoliens exceptés. Les armées entrèrent en campagne. Après une tentative infructueuse sur Argos, elles marchèrent, d'après l'avis de Flamininus, directement contre Sparte.

Nabis fut étonné de voir les Romains lui faire la guerre : il invoqua la foi des traités ; mais dans les circonstances de ce genre, il n'y a guère de droit que celui du plus fort. On lui répondit que toute espèce de traité avec lui étoit nul dès son principe, parce qu'il étoit un tyran, et que Rome ne pouvoit faire aucun pacte avec les tyrans.

Nabis, le plus perfide des hommes, méritoit bien cette perfidie. En prenant des mesures pour sa défense, il commit de nouvelles horreurs. Il

fit arrêter comme otages quatre-vingts des principaux citoyens de Sparte, promettant de les relâcher après la paix ; mais dès la même nuit ces malheureux furent égorgés. Leurs biens et leurs femmes furent partagés entre quelques-uns des favoris du tyran. Sous prétexte que les hilotes étoient portés en faveur de l'ennemi, il en fit passer plusieurs milliers au fil de l'épée.

Cependant Flamininus et ses alliés faisoient les plus vigoureux efforts. Leurs flottes prirent ou bloquèrent tous les ports de mer appartenant au tyran ; Gythium même se rendit après une défense opiniâtre. Les armées de terre, après avoir soumis toutes les places, mirent le siége devant Sparte. Philopœmen, général des Achéens, déploya de grands talens dans ces expéditions.

Nabis, réduit à la seule ville de

Lacédémone, offrit non-seulement de rendre Argos, mais des concessions encore plus importantes. Les confédérés ne voulurent entendre aucun arrangement, ils demandèrent que Sparte leur fût livrée, et que Nabis sortît du Péloponnèse. Cependant Flamininus, sous divers prétextes s'opposa à la continuation de la guerre. Au moment où Sparte alloit être prise, où les Argiens insurgés avoient eux-mêmes ouvert leurs portes, il conclut un traité avec ce même homme à qui dans un autre temps il avoit adressé cette réponse hautaine, que Rome ne pouvoit faire de pacte avec un tyran.

Ce qui rend une telle démarche encore plus extraordinaire, c'est qu'Agésipolis, reconnu des Romains comme héritier légitime du trône de Sparte, étoit alors dans leur camp avec une foule d'exilés lacédémoniens

qui espéroient d'être rendus à leur patrie grace à la protection de Rome, et qui avoient tout sacrifié pour cela.

On ne parla pas même d'eux dans le traité, si ce n'est qu'on y inséra une clause qui étoit plutôt un sarcasme amer qu'une stipulation en faveur d'alliés ou d'amis fidèles. Il fut dit que les femmes des exilés spartiates (dont les plus riches avoient été livrées aux courtisans de Nabis) auroient la permission de rejoindre leurs maris, si elles le jugeoient à propos.

Les autres conditions étoient que le tyran ne pourroit avoir de places fortifiées, qu'il livreroit tous ses vaisseaux, et paieroit une certaine somme aux Romains.

Il paroît d'après les peines même que prennent les anciens historiens pour justifier ce traité, qu'il exposa Flamininus à beaucoup de repro-

ches ; mais le consul prétexta l'approche de l'hiver, le manque de vivres, le besoin d'hommes et d'argent. Son véritable motif, celui qu'il eut bien garde de présenter, ce fut la crainte d'être supplanté par un successeur qui auroit tout l'honneur d'avoir consommé l'entreprise ; ce fut aussi, comme le dit Plutarque, la jalousie qu'il conçut contre Philopœmen.

Il est certain que ce général grec étoit universellement considéré comme le héros de cette guerre. Peut-être Flamininus réfléchit-il que les Spartiates affranchis du joug de leur tyran, pouvoient non-seulement devenir formidables, mais attribuer leur délivrance aux Achéens et à leur général ; que par suite la ligue achéenne pourroit obtenir plus d'influence qne les intérêts ou les intentions secrètes do Rome ne le com-

portoient. En maintenant Nabis sur le trône lacédémonien, Flamininus agit suivant la politique ordinaire de Rome. Il empêcha d'un côté Sparte de sortir de son état d'abaissement et de langueur; de l'autre, il laissa subsister dans le Péloponnèse des germes de discorde qui promettoient d'amples moissons à l'ambition romaine.

Flamininus revint bientôt après à Rome, et, à la grande satisfaction de toute la Grèce, il retira comme il l'avoit promis, toutes les garnisons romaines; avant son départ il annonça aux différens états de la Grèce que la marque la plus vive de reconnoissance qu'il pût espérer d'eux, c'étoit la liberté de tous les esclaves romains. C'étoient des prisonniers faits par les Carthaginois pendant l'irruption d'Annibal, et qui avoient été vendus. Ce seroit, dit-il, une

honte pour les Grecs qu'aucun Romain fût privé de la liberté dans un pays qui devoit à Rome le bonheur d'être libre. Cette demande fut accueillie. On affranchit aux dépens du trésor public de chaque état tous ceux des Romains qui gémissoient dans l'esclavage. Il s'en trouva parmi les seuls Achéens douze cents, dont la rançon coûta cent talents [1], à raison de cinq mines par tête [2].

CHAPITRE VII.

Alliance d'Antiochus et des Etoliens contre Rome. Défaite d'Antiochus Soumission des Etoliens. Divisions parmi les Achéens. Mort de Philopœmen. Conduite perfide de Flamininus.

L'HUMILIATION d'Antiochus roi de Syrie, fut ensuite l'objet que Rome

[1] 540,000 fr.

[2] 450 fr.

se proposa. La magnificence de la cour de ce prince, son alliance intime avec l'Egypte au jeune roi de laquelle il venoit de marier sa fille; les bruits qui couroient sur ses trésors immenses, ses armées nombreuses, tout donnoit à ce prince une réputation de puissance bien au-dessus de la réalité. D'ailleurs à cette époque il avoit visité les côtes de l'Hellespont, qui jadis avoient appartenu aux rois de Syrie; il étoit même passé dans la Thrace, sur laquelle il prétendoit avoir des droits, et se préparoit à relever de ses ruines l'ancienne ville de Lysimachie, afin d'en faire le siége de son gouvernement dans ces contrées.

Tant que le sort de la Macédoine et de la Grèce resta douteux, les Romains dissimulèrent l'ombrage que leur causoit ce prince: ils entretinrent avec lui des relations ami-

cales, et lui témoignèrent une déférence toute particulière.

La paix ne fut pas plutôt conclue avec Philippe qu'on notifia aux ambassadeurs du roi de Syrie qui se trouvoient alors auprès de Flamininus, que par le traité avec la Macédoine les villes grecques, d'Asie aussi bien que d'Europe, ayant été déclarées libres, les Romains espéroient qu'Antiochus se conformeroit à ce nouvel ordre de choses. On ajouta que désormais l'Asie étoit pour lui une limite qu'il ne pouvoit franchir, et que toute tentative de s'établir en Europe seroit considérée à Rome comme un acte d'hostilité.

En vain le roi et ses ministres observèrent-ils qu'il n'avoit rien de commun avec Philippe; que les stipulations faites par celui-ci ne le concernoient en aucune façon; qu'il tenoit de ses ancêtres ses possessions

en Asie et en Europe; que pour lui, il ne s'occupoit pas de la manière dont les Romains se comportoient à l'égard des villes d'italie, d'origine grecque; qu'en conséquence il croyoit que sa conduite à l'égard des villes d'Asie n'intéressoit pas davantage les Romains.

Le sénat romain n'en insista pas moins sur les prétentions qu'il avoit formées. Antiochus n'ayant obtenu aucun succès d'une ambassade envoyée à Rome, renonça à tout espoir d'accommodement. Annibal, ennemi juré de Rome, ne fut pas plutôt instruit des projets hostiles d'Antiochus, qu'il se rendit à la cour de Syrie, et pressa le roi de prendre les armes.

Les Etoliens de leur côté le sollicitèrent de venger la cause de la Grèce, plus asservie que jamais, dirent-ils, malgré l'ombre de liberté dont l'amusoient les Romains. An-

nibal insista fortement sur une invasion en Italie, assurant que c'étoit là seulement qu'on pouvoit atteindre la grandeur romaine. Il offroit de faire une descente avec onze mille hommes de débarquement, et de porter la guerre dans le cœur du pays, si Antiochus vouloit se montrer en même temps à la tête d'une puissante armée sur les côtes occidentales de la Grèce, et feignoit d'effectuer une invasion de ce côté, afin que les Romains étourdis par la variété des dangers, lui opposassent une moindre résistance.

Quelque raisonnable que fût ce projet, une basse jalousie empêcha Antiochus d'adopter un plan d'opérations, dont un autre auroit la direction, et recueilleroit seul toute la gloire; il préféra les propositions des Etoliens, qui lui dirent que, si la Grèce devenoit le théâtre de la guerre,

il y éclateroit une insurrection générale ; que non-seulement la Thessalie et l'Eubée, mais Nabis, les Achéens et Philippe lui-même ne demandoient que l'occasion de secouer le joug ; qu'une fois entré sur le territoire grec, il auroit des secours d'hommes et d'argent en abondance.

Antiochus prêta avidement l'oreille à ces discours, et exagéra en revanche les forces qu'il alloit mettre sur pied. Ses flottes devoient couvrir l'Hellespont, et de tous les côtes de l'Asie accouroient déjà une foule de nations belliqueuses, avec lesquelles les Romains n'oseroient pas se mesurer.

On découvrit bientôt la juste valeur de ces promesses et de ces espérances dont on se berçoit de part et d'autre. Lorsqu'Antiochus entra en Grèce, toutes les forces qu'il avoit pu rassembler consistoient en dix

mille hommes d'infanterie, cinq cents chevaux et six éléphans. Il somma ses alliés d'Etolie de pourvoir à leur entretien.

De tous les états de la Grèce, les seuls que les Etoliens purent entraîner dans leur parti, ce furent le tyran de Sparte, les Acarnaniens et la ville de Démétrias en Thessalie, dont ils étoient devenus maîtres par la perfidie d'un de ses citoyens. Les Achéens étoient par principe opposés à une cause que soutenoient Nabis et les Etoliens. Philippe, outre la terreur que lui inspiroient les armes romaines, et la considération que son fils Démétrius et plusieurs de ses principaux nobles étoient alors comme otages à Rome, avoit de fortes raisons de se plaindre d'Antiochus. Non-seulement ce prince ne l'avoit point secouru pendant une guerre désastreuse, mais il avoit

profité de ses malheurs pour essayer de s'établir dans la Chersonèse de Thrace, au mépris des droits qu'avoit la Macédoine sur ce pays. Il ne voyoit pas sans indignation s'élever sur les frontières de la Macédoine un royaume qui menaçoit d'en devenir le rival.

Une révolution soudaine avoit changé à Sparte la face des affaires. Le tyran, dans l'espoir qu'il avoit d'être soutenu par les Etoliens et Antiochus, avoit pris les armes et assiégé Gythium, défendu par une garnison achéenne. Il avoit vaincu dans un combat naval Philopœmen qui, peu versé dans la marine, s'étoit imprudemment engagé ; Philopœmen sut réparer cet échec. Gythium se rendit aux Spartiates. Cependant il se mit à la tête d'une armée de terre, obtint contre Nabis deux victoires signalées, et le poursuivit jusqu'aux portes de Sparte.

Les Etoliens craignant que Sparte ne tombât entre les mains des Achéens, envoyèrent Alexamène avec mille hommes, sous prétexte de secourir le tyran, mais avec l'instruction secrète de se défaire de lui à la première occasion, et de se rendre maître de Sparte. Alexamène en effet poignarda Nabis pendant une revue, mais au lieu de se proclamer vengeur du peuple de Sparte, et de gagner sa confiance, il livra la ville au pillage. Les citoyens poussés au désespoir fondirent sur les perfides Etoliens. Alexamène et la plupart de ses gens périrent dans le combat.

Au milieu de cette confusion, Philopœmen parut devant Sparte ; il invita le peuple à se joindre à la ligue achéenne : cette offre fut acceptée avec transport.

Les Romains se hâtèrent de pro-

fiter des circonstances favorables que faisoit naître pour eux la fausse politique du roi de Syrie et de ses alliés. Ils ne demandoient que la ruine d'Antiochus, et il venoit de lui-même se livrer entre leurs mains. L'union parmi les Grecs eût déjoué tous leurs projets, mais les Etoliens déchirèrent de nouveau leur pays par des résolutions insensées.

Le préteur Bébius fut envoyé en Thessalie. Deux flottes mirent à la voile, l'une pour la Sicile, l'autre pour la Grèce. Flamininus, dont on connoissoit l'influence sur les Grecs, eut ordre d'en parcourir les principales villes avec trois commissaires.

Antiochus n'avoit pas sur pied des forces assez redoutables pour faire de grands progrès. La prise des principales villes de l'Eubée, de quelques villes de Thessalie, et l'al-

liance du roitelet Amynander furent tous les avantages dont il put se vanter. D'ailleurs indépendamment des obstacles contre lesquels il avoit à lutter, sa conduite fut, sous beaucoup de rapports, foible et peu judicieuse. La prudence lui fit une loi de se réconcilier avec le roi de Macédoine; Annibal lui avoit donné ce conseil, mais au contraire, il aigrit par de nouveaux outrages le ressentiment de Philippe. Il suscita contre lui un compétiteur à la couronne, un prince du même nom qui se disoit descendant des anciens rois de Macédoine, et dont la sœur étoit femme du roi des Athamanes.

Afin de gagner à cet aventurier l'affection des Macédoniens et insulter en même-temps Philippe, il l'envoya à Cynoscéphale rendre les honneurs de la sépulture aux ossemens des Macédoniens tués dans cette mé-

morable bataille, acte de piété que jusqu'alors Philippe avoit négligé.

Ce qui fit plus de tort à Antiochus, ce fut sa conduite dissipée à Chalcis. Quoique âgé de plus de cinquante ans, il épousa la fille de son hôte qui n'en avoit que vingt; et perdit au milieu des plaisirs un temps précieux qu'il auroit dû consacrer aux affaires. Toute son armée à son exemple s'énerva par une honteuse débauche.

La nouvelle élection des consuls donna le département de la Grèce à Manius Acilius Glabrio. Dès qu'il eut rassemblé les renforts suffisans, il partit de Brindes, et s'avança en Thessalie. L'approche de l'ennemi tira Antiochus de sa léthargie; mais ces forces nombreuses qu'il avoit prétendu devoir venir d'Asie n'étoient point encore arrivées, et les Étoliens ne lui avoient fourni que

quatre mille auxiliaires. Son unique ressource étoit de mettre obstacle aux progrès des Romains, en s'emparant des défilés des Thermopyles et en garnissant de troupes les sommets du Mont-Oeta par lequel les Perses s'étoient ouvert un passage du temps de Léonidas.

Ces précautions furent inutiles. Caton, qui se rendit dans la suite si illustre par la sévérité avec laquelle il exerça les fonctions de censeur, ayant été envoyé avec un fort détachement dans les montagnes, chassa les Étoliens à qui la défense de ce poste étoit confiée. Pendant que ses troupes victorieuses fondoient sur l'ennemi du haut des montagnes, le consul forçoit en bas le passage, et toute l'armée syrienne fut complètement battue. Antiochus blessé à la mâchoire d'un coup de pierre, se sauva avec seulement cinq cents

hommes à Chalis, d'où il gagna à la hâte ses états d'Asie.

Le premier usage que les Romains firent de leur victoire, fut de détruire l'influence que le roi de Syrie exerçoit encore parmi les états de la Grèce, et d'attacher plus étroitement à Rome ceux qui avoient pris fait et cause pour elle.

Ils prodiguèrent en conséquence leurs faveurs à Philippe et aux Achéens. Ceux-ci avoient, pendant la guerre, étendu leur domination sur tout le Péloponnèse. Bien loin de témoigner de la jalousie de cette augmentation de pouvoir, les Romains leur laissèrent la jouissance paisible de tout ce qu'ils avoient acquis. Philippe, en secondant les Romains, avoit recouvré plusieurs des villes qu'il possédoit autrefois du côté de la Thessalie et de l'Athamanie; on lui permit de les conser-

ver. Les ambassadeurs qu'il envoya à Rome furent traités avec la plus grande distinction. Son fils Démétrius et les autres ôtages macédoniens furent mis en liberté, et on lui fit remise de la partie du tribut qui lui restoit encore à payer.

Rome montra de la douceur à ceux même dont la fidélité étoit la plus suspecte. Le peuple de Chalcis, les Epirotes et les Béotiens obtinrent leur pardon. Les Etoliens eux-mêmes auroient obtenu des conditions favorables, s'ils eussent voulu renoncer à leur alliance avec la Syrie, et livrer leur ville d'Héraclée; mais soit qu'ils craignissent que les Romains, maîtres d'Héraclée, ne les traitassent un jour plus durement; soit qu'ils se laissassent séduire par Damocrite, un de leurs meneurs, ils rejetèrent la paix que le consul leur offroit. Ce Damocrite étoit tellement

emporté contre les Romains, que lorsque Flamininus, ambassadeur de Rome auprès des états d'Etolie, lui demanda un jour une copie du décret d'alliance avec Antiochus, Damocrite lui répondit : J'ai d'autres affaires qui m'occupent en ce moment ; je vous communiquerai cette copie sur les bords du Tibre.

Le consul obligé d'agir avec rigueur, mit le siége devant Héraclée qui ne tint pas long-temps malgré la force de sa situation, et la défense opiniâtre des Etoliens. Damocrite et la garnison se rendirent à discrétion. Peu de temps après Lamia éprouva le même sort ; Naupacte alloit être pris, lorsque les Etoliens effrayés implorèrent la paix.

Le consul romain rejeta d'abord toute espèce de négociation, et ne consentit qu'avec peine à recevoir les députés d'Etolie. Phénéas, chef de

cette légation, indisposa tellement Acilius que celui-ci voulut le faire enchaîner; mais ses officiers s'opposèrent à cette violation du caractère sacré d'ambassadeur. On conclut une trève de dix jours, afin que les députés étoliens pussent exposer devant l'assemblée générale de leur nation les demandes du consul.

Les Etoliens irrités par le rapport que leur firent les députés, résolurent de se soumettre aux dernières extrémités plutôt que de céder au despotisme de Rome. Nicandre, un de leurs chefs, qu'ils avoient envoyé à Antiochus, étoit revenu en douze jours avec une somme considérable d'argent, et les assurances les plus positives qu'au commencement du printemps, toutes les forces de la Syrie marcheroient au secours des Etoliens. Nicandre ajouta, qu'en faisant un détour pour éviter le camp

des Romains, il avoit été arrêté par un parti macédonien et conduit devant Philippe; que ce prince, non-seulement l'avoit fait remettre en liberté, mais l'avoit chargé d'informer les Etoliens qu'il étoit leur ami, que leur imprudence, d'avoir mendié des secours étrangers, d'abord à Rome, ensuite en Asie, avoit, à la vérité, plongé la Grèce dans une condition déplorable, mais qu'il oublieroit les injures qu'il avoit reçues d'eux, et espéroit que de son côté, ils oublieroient leur griefs contre lui.

Il y a lieu de croire que ce discours, mis dans la bouche de Philippe, étoit une imposture; mais Nicandre réussit à exciter ses concitoyens. Les Etoliens envoyèrent toutes leurs forces à Naupacte, que toute l'armée d'Acilius assiégea bientôt.

Quelques efforts que fissent les

Etoliens, la fortune leur resta constamment contraire. Les secours promis n'arrivèrent point. Naupacte, après un siège de deux mois, fut réduite à la dernière extrémité.

Philippe, dans l'intervalle, mettoit les circonstances à profit. Sous prétexte de servir la cause des Romains, il s'étoit saisi de Démétrias et de plusieurs districts considérables dans l'Epire et la Thessalie. Flamininus qui, depuis la fuite d'Antiochus, résidoit à Chalcis, et connoissoit bien les intentions du sénat à l'égard de Philippe, vit avec inquiétude sa puissance renaître. Il se rendit au camp romain, afin de dessiller les yeux d'Acilius. A quoi bon, lui dit-il, perdre du temps à humilier les Etoliens, cet ennemi méprisable que nous soumettrons quand nous voudrons, tandis que vous souffrez que le roi de Macédoine, ce dan-

gereux adversaire de Rome, devienne plus fort que jamais?

Acilius fut convaincu de la justesse de ce raisonnement ; on fit une trève avec les Etoliens, et Philippe se vit forcé de suspendre ses opérations militaires.

Cependant, les ambassadeurs des Etoliens à Rome furent mal reçus. On leur proposa des conditions si dures ou si équivoques, qu'ils revinrent sans avoir rien conclu. Les Etoliens firent inutilement des représentations à Lucius Cornélius Scipion, consul de l'année, qui avoit le commandement de la Grèce et de la Macédoine. L'intercession des Athéniens et de Scipion l'Africain, frère du consul, ne servit qu'à leur faire obtenir une trève de six mois.

Il est certain que Scipion ne désiroit pas moins vivement que les

Etoliens eux-mêmes, cette suspension des hostilités. Il étoit impatient de passer en Asie, sur un théâtre encore nouveau pour les armées romaines : la guerre d'Etolie étoit pour lui une diversion importune.

La journée de Magnésie décida du sort d'Antiochus [1]; les Romains eurent tout loisir pour achever la réduction des Etoliens.

Ces peuples s'étoient rendus plus dangereux que jamais. Pendant que les Romains étoient occupés en Asie, ils chassèrent Philippe de quelques-unes de ses conquêtes; ils reprirent l'Athamanie et la rendirent à Amynander, son souverain légitime. Les Romains, qui n'étoient pas fâchés de mettre des bornes à la puissance de Philippe, confirmèrent à Amynander la possession de l'Athamanie; mais en même temps ils

[1] L'an 187 avant J. C.

exprimèrent leur ressentiment contre les Etoliens.

Ce qui fit le plus grand tort à la cause de ces derniers, ce fut l'étrange conduite de leur ambassadeur à Rome. Le bruit s'étoit répandu que les armées romaines avoient été défaites en Asie, que les deux Scipions étoient prisonniers. Ils firent valoir cette fausse nouvelle comme un argument, pour engager le sénat à leur accorder la paix.

Les Romains en furent indignés; on leur enjoignit de sortir sur-le-champ de la ville.

Après l'élection des nouveaux consuls, Marcus Fulvius Nobilior se trouva chargé de la guerre étolienne. Il commença par le siége d'Ambracie. Cette place fut contrainte à capituler. La garnison étolienne eut la permission de sortir saine et sauve, moyennant le paiement de cinq

cents talens [1], et la remise de tous les prisonniers et déserteurs qui se trouvoient à Ambracie.

La nation étolienne toute entière implora la clémence du consul. Les conditions qu'il leur imposa furent extrêmement rigoureuses; encore le sénat fit-il long-temps difficulté de les ratifier. Les stipulations les plus remarquables étoient la reconnoissance, par les Etoliens, de la souveraineté de Rome, le paiement actuel d'une somme de deux cents talens [2], et d'un tribut annuel de cinq cents talens [3], pendant six ans.

Il restoit aux Romains à réduire dans des limites plus étroites, la puissance de la Macédoine et celle de l'Achaïe, qui, pendant les dernières guerres, avoit considérable-

[1] 2,700,000 fr.
[2] 1,080,000 fr.
[3] 270,000 fr.

ment agrandi son territoire. Les Achéens étoient alors maîtres de tout le Péloponnèse. Philippe non-seulement avoit repris la plupart de ses anciennes provinces, mais fait de nouvelles et importantes acquisitions. Rome devoit conduire avec la politique la plus profonde ses desseins à l'égard de ces deux alliés. Tous deux avoient été fidèles à sa cause; récompenser leurs services par la défiance ou des mesures hostiles, dans ce moment où ils ne lui étoient plus nécessaires, c'étoit trahir des vues que Rome devoit habilement cacher.

La forme de gouvernement qui existoit dans la Grèce procura aux Romains l'occasion qu'ils désiroient. Malgré leur confédération avec l'Achaïe, les états du Péloponnèse conservoient des priviléges particuliers et une sorte d'indépendance qui ne

pouvoit manquer de faire naître des rivalités et des contestations. Philippe n'exerçoit pareillement qu'une autorité limitée sur la plupart des états de la Grèce, qu'il avoit subjugués.

Les Romains commencèrent par l'Achaïe. Fulvius, après la conclusion de la paix avec l'Etolie, avoit adjugé l'île de Céphalénie à Rome, et y avoit fixé sa résidence, afin d'être à portée de juger les différends qui s'élèveroient entre les villes de la Grèce. A la première discussion qui éclata en Achaïe, il repassa dans le Péloponnèse.

Le congrès des états d'Achaïe se tenoit depuis long-temps à AEgium ; mais Philopœmen, devenu premier magistrat, jugea à propos de partager entre toutes les villes de la ligue achéenne l'avantage de la tenue de cette assemblée, et fixa la prochaine

convocation à Argos. Cette innovation déplut aux habitans d'AEgium ; ils eurent recours à la médiation du consul romain. Fulvius se comporta avec beaucoup de circonspection ; il étoit disposé en faveur des citoyens d'AEgium, mais voyant que la majorité se prononçoit contr'eux, il dissimula ses sentimens particuliers, et ne s'opposa point au règlement de Philopœmen. Il avoit au surplus atteint le but qu'il se proposoit ; on s'étoit adressé à lui, et l'autorité judiciaire de Rome, sur les états du Péloponnèse, se trouvoit ainsi implicitement reconnue.

Il se présenta une cause plus importante. Les exilés de Lacédémone, que les dissensions domestiques, toujours subsistantes, n'avoient pas permis de rappeler, habitoient certaines villes, le long des côtes de Laconie, sous la protection des garnisons

achéennes. Les habitans de Sparte ne voyoient qu'avec impatience cet obstacle à leurs communications avec la mer; pour s'affranchir de cet inconvénient, ils attaquèrent pendant la nuit une des villes maritimes, appelée Las; mais ils furent repoussés.

Philopœmen se plaignit à l'assemblée générale de cette attaque, comme d'une insulte faite à la nation achéenne: il provoqua un décret, lequel sommoit les Lacédémoniens de livrer les auteurs de cette offense, sous peine d'être traités en ennemis.

Cette démarche ne servit qu'à aigrir les Spartiates. Ils mirent sur-le-champ à mort trente de leurs citoyens connus pour être attachés à l'Achaïe; en outre ils rompirent leur alliance avec les Achéens, et envoyèrent des ambassadeurs à Fulvius, pour l'engager à venir et prendre possession de leur ville.

Philopœmen, pour venger cette insulte, déclara la guerre à Lacédémone ; et quoique la saison fût très-avancée, il envahit le territoire lacédémonien, et porta le ravage de tous côtés.

Au printemps suivant, Fulvius fit un voyage dans le Péloponnèse ; il demanda qu'une assemblée fût tenue à Elis, afin d'y débattre les griefs de l'Achaïe contre Lacédémone. Après avoir entendu les deux parties qui ne purent, ou peut-être ne voulurent pas soumettre à une décision trop prompte des droits qui étoient douteux, il leur conseilla d'envoyer des ambassadeurs à Rome, et en attendant, de suspendre les hostilités.

On y consentit ; les Achéens envoyèrent comme députés, Lycortas, père de l'historien Polybe, partisan zélé de la liberté de son pays, et ami

de Philopœmen, et Diophane, homme qui paroissoit modéré, mais qui au fait étoit dévoué à Rome.

Diophane, en traitant avec le sénat, soumit à son arbitrage l'entière décision de la cause, tandis qu'au contraire Lycortas appuya le décret de Philopœmen, qu'on ne pouvoit révoquer, disoit-il, sans rendre illusoire le règlement de Flamininus, qui avoit confié aux Achéens la protection des côtes.

Les Romains, charmés de voir les confédérés de l'Achaïe aux prises les uns avec les autres, firent une réponse en termes si ambigus qu'ils ne décidèrent rien; les Lacédémoniens prétendirent que l'explication étoit en leur faveur, et les Achéens soutenoient fortement le contraire.

La conséquence fut que Philopœmen, réélu dans les fonctions de principal magistrat, marcha contre

Lacédémone, et demanda nominalement les auteurs de la tentative contre Las, promettant en même temps qu'ils ne seroient point condamnés sans avoir été entendus.

Pleins de confiance dans cette promesse, ces hommes se rendirent au camp achéen, accompagnés des principaux citoyens de Lacédémone, qui considéroient leur cause comme celle de la nation. Au moment où ils entrèrent dans le camp, ils furent insultés et attaqués avec fureur par les exilés : dix-sept furent tués sur la place; les autres étoient au nombre de soixante-trois; Philopœmen les arracha au carnage, non pour leur sauver la vie, mais pour qu'il ne fût pas dit qu'on les avoit massacrés sans jugement. Traduits le lendemain devant une multitude constituée en tribunal, ils furent condamnés et exécutés.

Ce coup d'autorité frappa les Lacédémoniens de terreur panique : ils se rendirent à discrétion, Philopœmen les traita comme si leur ville eût été prise d'assaut. Il leur ordonna de démolir leurs remparts, de licencier les mercenaires, de chasser les esclaves que les tyrans avoient affranchis, de recevoir les exilés, et de renoncer aux lois de Lycurgue. Les lois d'Achaïe furent, dès ce moment, considérées comme celles d'après lesquelles devoit être gouvernée Lacédémone.

Les Romains ne déployèrent pas, en faveur de ce peuple opprimé, la sévérité dont ils avoient souvent usé dans des occasions infiniment moins importantes. Quoique les Lacédémoniens eussent porté solennellement leurs réclamations à Rome, le consul Lépidus se contenta d'avertir froidement les Achéens que

le sénat n'approuvoit point ces mesures sévères. Nicodème d'Elide ayant été député par le congrès achéen, pour justifier ce qui s'étoit passé, on lui répondit que la république romaine n'approuvoit pas la destruction du gouvernement spartiate, mais n'annuloit cependant pas les décrets des Achéens.

L'empire naissant de Rome en Asie, l'attention qu'il falloit pour démêler les projets et contenir la puissance des états voisins des anciennes possessions d'Antiochus, furent cause de ces temporisations. D'ailleurs la Macédoine redevenoit formidable, et les Romains n'avoient garde d'irriter l'Achaïe, laquelle, si elle se fût à cette époque hardiment déclarée contre Rome, eût probablement entraîné dans son parti non-seulement presque toute la Grèce, mais plusieurs des puissances voisines.

Telle étoit alors la gloire de la république achéenne, que son amitié étoit recherchée par les rois de Pergame et d'Egypte. Quelque temps après, Séleucus étant monté sur le trône de Syrie, envoya aux Achéens une ambassade pour solliciter leur alliance. Le roi de Pergame, Eumène, offrit même un subside de 120 talens [1], afin de servir aux honoraires des membres de l'assemblée générale. Ptolémée leur donna six mille boucliers et 200 talens [2]; Séleucus leur offrit dix vaisseaux de guerre complètement équipés. Le don de Ptolémée fut le seul accepté.

Quoique Rome dans cet état de choses crût nécessaire de dissimuler, elle n'étoit pas indifférente aux affaires de l'Achaïe. Cécilius qui avoit été envoyé en Macédoine avec deux

[1] 648,000 fr.

[2] 1,080,000 fr.

autres commissaires, eut ordre à son retour de repasser en Achaïe, et d'y plaider la cause de Sparte.

Il s'acquitta avec beaucoup de talent de cette commission délicate: il se plaignit au conseil du traitement dont on avoit usé envers les Spartiates, mais dans les termes les plus mesurés. Il tempéra ses censures par les plus grands éloges de la sagesse du gouvernement. Aristène, général de l'armée, avec qui probablement la chose avoit été concertée, ne fit point de réponse, comme s'il eût reconnu par son silence que les procédés de l'Achaïe à l'égard des Lacédémoniens ne pouvoient être justifiés.

Diophane, autre membre vendu aux Romains, alla plus loin; il fit une dénonciation formelle contre Philopœmen; il lui imputa non-seulement la ruine de Lacédémone,

mais les mesures violentes que l'on avoit récemment adoptées, particulièrement le traitement injuste et sévère des exilés messéniens qui n'avoient point été réintégrés dans leur patrie, malgré les ordres de Flamininus.

Philopœmen se défendit avec courage ; il fut si bien soutenu par Lycortas et d'autres chefs achéens, qu'il fut résolu que rien ne seroit changé aux décrets portés par les états d'Achaïe.

Cécilius, très-mécontent de cette réponse, demanda la convocation de l'assemblée nationale. On lui répliqua, conformément aux lois constitutionnelles, qu'il devoit produire une lettre du sénat de Rome, à l'appui de sa demande. Il fut obligé de partir avec la douleur d'avoir vu complètement échouer ses desseins.

Les Achéens, cependant, envoyè-

rent des ambassadeurs à Rome ; Sparte en envoya aussi. Ce qu'il y eut de plus étonnant, ce fut que l'on nomma à cette ambassade les Lacédémoniens, Arée et Alcibiades, deux de ces exilés que Philopœmen avoit rétablis dans leur patrie, action dont alors on lui faisoit un crime. Ces ingrats plaidèrent la cause de Sparte. Ils firent une peinture touchante de la condition à laquelle étoit réduite Lacédémone, jadis l'orgueil de la Grèce; ses citoyens condamnés à l'esclavage, les lois sacrées de Lycurgue abolies; ils terminèrent en suppliant les Romains d'accorder leur protection à ce peuple opprimé.

On décréta aussitôt que trois commissaires seroient envoyés à l'assemblée générale d'Achaïe, pour régler les différends entre l'Achaïe et les Spartiates.

Les Achéens ne purent retenir

leur indignation. Leur assemblée générale décida que les Spartiates en adressant des réclamations à Rome, avoient porté atteinte à leur alliance envers l'Achaïe, qu'Arée et Alcibiades s'étoient mis en rébellion contre leurs souverains légitimes, et avoient encouru la peine capitale.

Ces résolutions, fruit de la rage d'une multitude impétueuse, étoient aussi vaines qu'intempestives. Arée et Alcibiades protégés par Rome, étoient hors de leur puissance.

A peine le décret fut-il passé que les commissaires romains, à la tête desquels étoit Appius Claudius, arrivèrent à Clitor en Arcadie, où les états achéens avoient été convoqués. Ce qu'il y avoit de plus mortifiant pour les Achéens, c'est qu'Arée et Alcibiades les accompagnoient. Les sinistres appréhensions que fit naître cette circonstance, furent

trop bien justifiées par l'événement.

Les commissaires parurent devant l'assemblée, non comme des plénipotentiaires chargés de négocier avec un état indépendant, mais comme des juges, investis d'une autorité absolue pour condamner et punir.

Le langage hautain des commissaires de Rome n'ébranla point la fermeté de Lycortas, qui étoit alors premier magistrat. Il répondit avec énergie au discours d'Appius. Celui-ci évitant de s'engager dans une discussion, peut-être trop épineuse, se contenta de répliquer : « Un acquiessement volontaire vaut mieux que celui qui est arraché par la force. »

A ces mots, des murmures éclatèrent dans toute l'assemblée; mais les Achéens sentirent que les forces n'étoient pas égales, et que toute résistance seroit vaine. Le seul résultat

des délibérations fut la requête humiliante que l'on présenta aux commissaires ; « que les Romains eux-mêmes supprimassent dans les décrets de l'Achaïe, ceux qui les offensoient, mais qu'ils ne contraignissent pas un peuple libre à annuler lui-même des lois qu'il avoit juré d'observer. »

Cette soumission apparente satisfit Appius. Il se contenta d'abroger le décret prononcé contre Arée et Alcibiades ; et, sur tout le reste, s'en référa à la sagesse du sénat.

Il paroît que le sénat lui-même jugea dangereux d'aigrir davantage les Achéens. Il confirma simplement la décision de ses commissaires, en décrétant que ceux qui avoient été condamnés par les Achéens seroient réintégrés dans leurs droits, et en cassant toutes les sentences prononcées dans l'assemblée de l'Achaïe ;

contre Lacédémone. On ajouta, comme pour adoucir la sévérité d'une telle mesure, qu'à l'avenir les Lacédémoniens seroient réputés membres de la ligue achéenne, et soumis à ses décrets.

Les Romains résolurent ensuite d'humilier ces fiers républicains par quelque coup sensible, dont ils paroîtroient innocens. Les Messéniens formoient une partie considérable de la confédération achéenne. On résolut de les en détacher. Dinocrate, l'un des principaux Messéniens, fut chargé d'exciter une insurrection.

Philopœmen qui étoit pour la huitième fois premier magistrat d'Achaïe, n'eut pas plutôt avis de ces mouvemens qu'il monta à cheval, quoique attaqué de la fièvre. Il fut joint par Lycortas et quelque cavalerie mégalopolitaine, et marcha contre la ville de Messène, espérant la surprendre.

Chemin faisant, il rencontra Dinocrate et un foible détachement qu'il chargea et mit en déroute ; mais tout-à-coup un corps de cinq cents cavaliers vint au secours des Messéniens, et força les Achéens à la retraite.

Philopœmen excelloit dans cette partie de l'art militaire ; il fit passer ses troupes par des défilés et des ravins, où l'ennemi ne pouvoit les poursuivre qu'avec désavantage. Quant à lui, il se plaça à l'arrière-garde, et repoussa l'ennemi dans de fréquentes escarmouches. Enfin son cheval embarrassé dans un chemin difficile se laissa tomber. Philopœmen septuagénaire, affoibli par sa dernière maladie et épuisé par les fatigues de cette journée, n'eut pas la force de se relever ; il resta à terre immobile et sans connoissance ; il fut bientôt entouré par Dinocrate et

les Messéniens qui, fiers d'avoir fait un tel prisonnier, le conduisirent en triomphe dans la ville.

Ce spectacle néanmoins toucha la sensibilité de la multitude; on se rappela les exploits de Philopœmen, les obligations que la Messénie en particulier avoit à sa bravoure. Au lieu de le regarder comme un ennemi, on voyoit en lui le sauveur de la patrie. Dinocrate et ses affidés, dont l'objet étoit de détruire la force des Achéens en les privant d'un si grand capitaine, commencèrent à craindre le résultat de cette compassion des Messéniens. Ils ordonnèrent le lendemain à l'exécuteur de descendre dans le cachot de Philopœmen et de le mettre à mort.

Lorsque le brave Achéen vit entrer l'exécuteur, tenant à la main la coupe fatale, il se leva, et dit d'une voix mal articulée: Peux-tu m'infor-

mer de ce que sont devenus Lycortas et ses jeunes guerriers? L'exécuteur répondit qu'ils étoient en sûreté. Hé bien! continua Philopœmen, en prenant la coupe d'un air serein, nous ne sommes pas tout à fait perdus. Il but le breuvage et expira.

Ce crime transporta les Achéens d'indignation. Lycortas nommé principal magistrat, envoya à Rome une plainte contre les Messéniens, et reclama l'assistance qu'aux termes des traités, les Romains devoient fournir. La réponse fut digne de la politique de Rome. On leur dit que, quand même les Lacédémoniens, les Corinthiens ou les Argiens voudroient se séparer de la ligue achéenne, il ne faudroit pas qu'on fût surpris, si Rome trouvoit que cela ne la regardoit pas. Si Rome eût voulu expressément inviter le Péloponnèse à se soustraire à toute

dépendance des Achéens, on ne se fût pas servi de termes plus clairs.

Les Achéens furieux, coururent aux armes. Lycortas se présenta devant Messène, et menaça de détruire la ville si on ne remettoit entre ses mains tous ceux qui avoient eu part au meurtre de Philopœmen. Cette condition fut acceptée. Dinocrate, pour ne point tomber au pouvoir d'un peuple irrité, se tua lui-même. Plusieurs de ses amis suivirent son exemple; les autres, livrés à la vengeance des Achéens, furent lapidés sur le tombeau de Philopœmen.

On célébra avec pompe les obsèques de Philopœmen, que les Romains eux-mêmes, selon Plutarque, nommèrent *le dernier des Grecs*.

Les Romains voyant le mauvais succès de la révolte de Messénie, changèrent de ton. Ils applaudirent à la conduite des Achéens, et assu-

rèrent que le sénat auroit soin que l'on n'envoyât pas de l'Italie à leurs ennemis, soit des armes, soit des vivres.

L'histoire ne nous a point donné de preuves certaines sur la part que Flamininus a pu avoir à ce complot criminel. Il est évident que Dinocrate étoit sa créature, et qu'en excitant les Messéniens à la révolte, il agit avec son agrément, sinon par son instigation. Flamininus d'ailleurs haïssoit Philopœmen, non-seulement comme un homme dont le patriotisme s'opposoit aux desseins perfides de Rome, mais comme un rival de gloire militaire.

La conduite que tint Flamininus à l'égard d'Annibal, qui mourut la même année que Philopœmen [1], démontre que ce général, dont les historiens romains ont fait des éloges

[1] L'an 183 avant J. C.

si pompeux, avoit peu de cette noble générosité qui distingue ordinairement les braves.

Après la défaite d'Antiochus, Annibal craignant d'être livré à ses ennemis, se retira à la cour de Prusias, roi de Bythinie. Flamininus, ambassadeur des Romains auprès de ce monarque, demanda qu'Annibal lui fût remis. Prusias objecta les droits sacrés de l'hospitalité, la foi qu'il avoit jurée au général carthaginois, et combien une telle perfidie seroit déshonorante; mais il céda enfin aux instances de Flamininus. Annibal, qui comptoit peu sur la foi du roi de Bythinie, s'étoit retiré dans le château de Libysse. Instruit que son asyle étoit entouré par des soldats, que toutes les issues des souterrains étoient occupées, il remplit une coupe de poison, et prononça ces paroles :

« Délivrons Rome de ses alarmes perpétuelles, puisque la mort d'un homme infortuné, et terrible encore pour elle, arrive trop lentement à son gré. Quel changement dans les mœurs des Romains ! Autrefois ils avertirent Pyrrhus, armé contre eux, qu'un traître vouloit l'empoisonner; et leurs descendans dégénérés ne rougissent pas d'employer leur ambassadeur, un personnage consulaire, pour faire violer au perfide Prusias l'hospitalité qu'il a jurée ».

Puis invoquant la vengeance des Dieux contre Prusias et son royaume, Annibal avala le poison et mourut. Plutarque assure que, lorsque cette nouvelle arriva au sénat, plusieurs de ses membres exprimèrent la plus vive indignation contre un procédé qui déshonoroit non-seulement Flamininus, mais le nom romain.

Malheureuse Grèce ! quel sort pouvoit-elle attendre sous le gouvernement d'hommes d'un pareil caractère ! Et cependant de tous les Romains qui commandèrent en Grèce, l'un des plus humains, selon le témoignage de l'histoire, fut Titus Quinctius Flamininus !...

CHAPITRE VIII.

Nouveaux démêlés des Romains avec Philippe de Macédoine. Massacre des Maronites. Démétrius, fils de Philippe, est envoyé à Rome, soupçonné ensuite de trahison et condamné. Mort de Philippe.

Nous devons maintenant jeter un coup-d'œil sur ce qui se passoit en Macédoine.

Les Romains avoient déjà forcé Philippe d'évacuer l'Athamanie, à

l'exception de quelques forteresses peu importantes, sous prétexte de la rendre à son souverain légitime. Ils encouragèrent les cantons de la Thessalie sur lesquels le roi avoit rétabli son autorité, à réclamer leur indépendance. Eumènes, roi de Pergame, élevoit des prétentions sur différentes parties de la Thrace.

Tous ces griefs contre le roi de Macédoine, furent favorablement écoutés des Romains. Comme s'ils n'avoient eu d'autre vue que de ménager un accommodement équitable entre toutes les parties, ils envoyèrent en Grèce trois commissaires, Quintus Cécilius, Marcus Bæbius et Tibérius Sempronius, avec pouvoir de régler tous les différends entre le roi de Macédoine et ses adversaires.

Philippe se vit forcé de se soumettre à cette procédure, quelque humiliante qu'elle fût, et se disculpa

de tous les torts dont on l'accusoit, relativement à ses usurpations en Thessalie. Malgré sa défense énergique, les commissaires ordonnèrent que les garnisons macédoniennes évacueroient sur-le-champ les diverses villes et forteresses qui faisoient l'objet du litige, et que Philippe rentreroit vers le nord dans ses anciennes limites.

De Thessalie, les commissaires se rendirent à Thessalonique, pour régler le sort de la Thrace, qui étoit un objet de contestation plus important. Philippe avoit obtenu de grands succès de ce côté. Outre l'acquisition d'un territoire considérable, il s'étoit emparé d'AEnos et de Maronée, villes maritimes sur l'Hellespont. Il avoit banni de Maronée un grand nombre de citoyens opposés à ses vues. Ces exilés se répandoient en plaintes amères; ils étoient soutenus secrè-

tement par les Romains, et ouvertement par Eumènes. Il étoit facile à Philippe de pressentir quelle seroit la détermination des commissaires; il ne se crut pas obligé d'observer des mesures envers des hommes évidemment d'intelligence avec ses adversaires.

Ce n'est plus avec les Maronites, ni avec Eumènes, dit Philippe aux commissaires, que la contestation reste à vider, mais avec vous, Romains, de qui je m'aperçois depuis long-temps que je n'ai point de justice à attendre..... Prononcez avec franchise : Suis-je l'ennemi, ou suis-je encore l'allié de Rome? Dans le premier cas, continuez à me persécuter, comme vous avez commencé; dans le second, cessez de nuire à un homme qui certainement a mérité de meilleurs procédés.

Cette fermeté imposa aux com-

missaires, qui remirent l'affaire au jugement du sénat, et provisoirement l'invitèrent à retirer ses garnisons. Philippe, au surplus, ne fut pas long-temps trompé par cette duplicité. Le sénat notifia à ses ambassadeurs l'ordre d'informer leur maître qu'il eût à retirer immédiatement ses garnisons des places contestées.

Le roi de Macédoine en fut outré de rage. Il eût désiré assouvir son ressentiment sur Eumènes et sur les Romains; mais dans son impuissance, il résolut d'appesantir sa fureur, au moins sur les Maronites, dont il supposoit que les sollicitations étoient la source de tous ces embarras.

Onomastes étoit son lieutenant en Thrace. Il le chargea de porter à Cassandre, gouverneur de Maronée, l'ordre d'introduire dans la ville, la nuit qui précéderoit le départ de la

garnison macédonienne, un corps de Thraces mercénaires qui, sous prétexte d'une sédition soudaine, passeroient au fil de l'épée tous ceux des habitans suspects de favoriser ses ennemis, sans distinction de rang, d'âge ou de sexe, et d'abandonner la place inondée du sang de ses citoyens. Ces ordres barbares ne furent que trop fidèlement exécutés.

A la première nouvelle du massacre, le sénat ordonna à Appius de faire des informations. Philippe feignit une ignorance entière. On le somma de livrer Onomaste et Cassandre, afin qu'ils fussent envoyés à Rome et interrogés. Cette proposition le fit frémir; ils le connoissoient bien, et pouvoient le trahir. Philippe répondit que la présence d'Onomaste lui étoit nécessaire, que d'ailleurs se trouvant loin de Maronée lorsque l'insurrection avoit écla-

té, il ne pouvoit savoir ce qui s'étoit passé, mais il promit d'envoyer Cassandre à Rome.

Rien n'étoit plus éloigné des intentions de Philippe que l'accomplissement de cette promesse. Il y auroit eu à-la-fois trop de lâcheté et de péril. En conséquence, Cassandre fut empoisonné dans l'Épire, tandis qu'on le conduisoit à Rome.

Les plaintes contre Philippe devinrent plus amères et plus nombreuses que jamais. Le roi de Macédoine voyant l'orage prêt à fondre sur lui, résolut d'employer auprès du sénat la médiation de son fils Démétrius qui, lorsqu'il avoit vécu à Rome comme otage, s'étoit concilié tous les cœurs par sa modération et l'amabilité de ses manières.

Le sénat le reçut avec une affection feinte, lui accorda audience, et lui permit de répondre aux plaintes

portées contre son père par les députés des différens états ; mais au lieu d'user de cette permission, ce jeune prince naturellement timide, confondu par les accusations véhémentes et multipliées que l'on présentoit contre Philippe, se trouva incapable de répliquer.

Feignant de prendre intérêt à sa situation, le sénat lui demanda si Philippe lui avoit remis des notes ou des instructions secrètes dont il dût faire usage. Démétrius eut la foiblesse d'avouer qu'il en avoit, et de permettre la lecture de ces papiers.

On s'attendoit bien que ces notes seroient remplies d'expressions injurieuses et peu ménagées contre les Romains, qu'on y découvriroit ses projets secrets ; cette attente fut parfaitement remplie. La réponse du sénat fut cependant très-modé-

rée ; il déclara qu'il enverroit des ambassadeurs pour terminer définitivement toutes contestations, et que, par égard pour le fils, il excuseroit volontiers ce que la conduite du père avoit de choquant et d'irrégulier. Pour consommer cette œuvre d'iniquité, on enflamma ce jeune prince, vain et sans expérience, de l'espoir de monter sur le trône de Macédoine, au préjudice de son frère aîné.

Ainsi l'on projetoit d'exciter contre le roi de Macédoine un parti puissant dans le cœur même de la Macédoine, et de semer la division parmi les membres de la famille royale.

Une partie de ce plan fut couronnée du succès, et ce ne fut pas la faute des Romains si le reste demeura imparfait.

Philippe n'avoit que deux fils,

Persée et Démétrius. Ce dernier étoit, comme on vient de le voir, vain et foible, mais en même temps plein de candeur et de franchise, doué des qualités extérieures les plus aimables. Persée au contraire étoit d'un caractère inquiet et emporté, peu généreux, avare, dissimulé et subtil; sous des dehors flatteurs, il savoit cacher les vues les plus perfides.

Les deux princes étoient à la fleur de l'âge; Persée avoit trente ans lorsque Démétrius revint de Rome; mais sa mère étoit d'une classe obscure, simple couturière à Argos, et de mœurs si équivoques, qu'on doutoit si réellement Persée étoit fils de Philippe. Démétrius avoit cinq ans de moins; sa mère avoit été reine, et étoit issue du sang royal.

Cette différence de caractère, et la disproportion de naissance du côté

de leur mère, avoit fait concevoir à Persée de la jalousie contre son frère, qu'il regardoit comme son rival au trône, quoique l'antériorité de sa naissance lui donnât à ses yeux des droits mieux fondés. La préférence évidente que les Romains avoient montrée à Démétrius, et la vanité de ce jeune prince, qui ne cherchoit pas à déguiser ses espérances, irritèrent l'antipathie de Persée; il eut soin d'insinuer dans l'esprit de son père des soupçons sur les desseins de ce jeune ambitieux, favori des Romains.

Philippe n'étoit que trop disposé à écouter ces suggestions perfides. Depuis le retour de Démétrius, un changement visible s'étoit fait dans ce malheureux roi. Malgré tous ses artifices pour éluder les demandes du sénat, il s'étoit vu enfin forcé, à l'arrivée des nouveaux commis-

saires, d'obéir à leurs ordres hautains, et d'évacuer toutes ses possessions maritimes en Thrace. Le seul fruit qu'il tira de l'intercession de son fils, ce fut la pensée humiliante qu'il lui devoit la possession de ce royaume mutilé. L'imprudence de Démétrius ajouta aux noirs soupçons qui tourmentoient l'infortuné Philippe. Il étoit, en toute occasion, l'avocat des Romains; il vantoit la puissance de leurs armes, leur sincérité, leur fidèle observation des traités. Quoique leurs mœurs fussent encore grossières, et leur architecture dans son enfance, il les mettoit au-dessus de tout ce dont la Macédoine pouvoit se vanter.

Philippe ainsi en proie à l'inquiétude et au ressentiment, résolut de faire tous ses efforts pour recouvrer son indépendance, et rentrer en lice avec les Romains, dès qu'il se trou-

veroit en mesure pour faire la guerre. La fortification des villes maritimes, ou de celles situées sur les grandes routes, pouvoit leur donner de l'ombrage. Il commença à exécuter ses projets dans des lieux plus éloignés; il recruta des troupes, amassa des armes et des trésors; en même temps il transplanta un nombre considérable de barbares de la Thrace et des contrées adjacentes, dans ses provinces maritimes et méridionales, obligeant ceux des Macédoniens en qui il avoit moins de confiance, de se retirer vers le nord, et de céder leurs habitations à ces tribus presque sauvages; de sorte que, dans toute la Macédoine, ce ne fut qu'une scène de désolation et de désordres. Des familles entières étoient arrachées de leurs foyers, dépouillées de leur patrimoine, et traînées dans d'affreux déserts.

C'étoit peu en comparaison de ce qui suivit. Philippe, pendant le cours de son règne, avoit sacrifié à ses soupçons une foule de nobles macédoniens, et dans la situation des choses il redoutoit la vengeance de leurs enfans. Pour soulager les appréhensions d'une ame bourrelée par les remords, il ordonna qu'on fît une recherche exacte des enfans de tous les condamnés et qu'ils fussent tous mis à mort.

Le destin déplorable de la famille d'Hérodicus, l'un des principaux Thessaliens, offre le plus touchant intérêt. Hérodicus avoit péri victime des fureurs de Philippe; le tyran avoit associé à sa ruine les époux de ses deux filles, Archo et Théoxène, à chacune desquelles il restoit un fils en bas-âge. Théoxène resta veuve quoiqu'il se fût présenté plusieurs riches partis. Archo épousa Poris

l'un des plus distingués d'entre les AEnéates, peuple habitant cette partie de la Macédoine située sur le golfe de Thessalonique, anciennement nommée Thermes. Elle mourut peu d'années après, et laissa une nombreuse postérité. Théoxène par tendresse pour les enfans d'une sœur chérie, consentit à devenir la femme de Poris. Quelle fut leur terreur quand ils furent instruits des ordres du tyran! Théoxène s'abandonnant au désespoir vouloit plonger le poignard dans le sein de son fils et de ses neveux, plutôt que de les laisser tomber au pouvoir du cruel Philippe. Poris dissipa ses craintes, et lui promit de les conduire à Athènes.

En effet, il partit avec toute sa famille de Thessalonique, afin d'assister à un sacrifice solennel à AEnée, ville capitale des AEnéates,

ainsi qualifiée de ce qu'on supposoit qu'Enée en étoit le fondateur ; il espéroit pouvoir gagner un des ports de l'île d'Eubée. Le sacrifice terminé, ils s'embarquèrent pendant la nuit, comme s'ils vouloient retourner à Thessalonique ; mais changeant de route, ils mirent à la voile pour l'Eubée, et y seroient arrivés sans les vents contraires.

Au point du jour les vaisseaux du roi qui gardoient la côte s'aperçurent de cette manœuvre et donnèrent la chasse au bâtiment.

Théoxène se voyant au moment d'être prise, ne balança pas à accomplir sa résolution. Elle arma d'un poignard les enfans les plus âgés, en leur recommandant de se soustraire courageusement à la persécution ; elle donna un poison violent aux plus jeunes. Dès qu'ils eurent expiré, Poris et Théoxène jetèrent leurs corps

sanglans dans la mer, puis s'embrassant avec tendresse, ils se précipitèrent au milieu des flots. Un vaisseau vide fut la seule proie que saisirent les ministres du tyran.

Les deux frères sembloient réconciliés, lorsqu'un incident peu important en soi-même, ranima un feu qui couvoit sous la cendre.

Les exercices militaires étoient à cette époque la principale occupation de la cour de Macédoine. Après une revue générale de l'armée, les troupes s'étoient, selon l'usage, partagées en deux corps commandés chacun par un des fils du roi, et donnèrent le spectacle d'une bataille simulée.

La division que commandoit Démétrius chargea l'autre parti avec fureur et le déposta du terrain qu'il occupoit. Persée en témoigna quelque ressentiment. La solennité fut

suivie d'un repas que les princes donnèrent respectivement à leurs compagnons et à leurs amis.

Persée avoit à sa solde des espions qui étoient sans cesse sur les pas de son frère. Un d'eux trouva moyen de s'introduire dans la salle de festin de Démétrius ; il fut reconnu par plusieurs convives, maltraité et honteusement chassé. Démétrius qui ignoroit cette circonstance, proposa vers la fin du repas, dans un moment de bonne humeur, d'aller trouver son frère, et de continuer à se réjouir avec ses amis. Il faut, dit-il, si les événemens de ce jour ont laissé subsister quelque ressentiment, qu'il s'efface au milieu de la joie et des plaisirs.

Ceux qui avoient si rudement traité l'espion de Persée, craignirent les suites de cette entrevue, et se munirent, par prudence, de leurs armes

dans le cas où ils seroient insultés.

Persée qui avoit des émissaires au-dehors apprit bientôt cet incident. Il fit fermer ses portes à Démétrius et ses compagnons ; puis se montrant à une fenêtre, il leur reprocha d'être venus avec des intentions criminelles. Le lendemain il accusa devant le roi, Démétrius d'avoir voulu l'assassiner.

Philippe, quelque familier qu'il fût avec les forfaits les plus exécrables, frémit d'horreur au récit de Persée. Deux fils, le dernier espoir de sa maison, étoient armés l'un contre l'autre. Quelles que fussent les conséquences de l'accusation, elles lui étoient également funestes : il étoit le plus infortuné des pères. Si l'accusation étoit vraie, Démétrius méritoit la mort ; si elle étoit fausse, Persée étoit indigne de vivre.

Après quelques jours d'une anxiété

pénible, le roi résolut d'approfondir cette affreuse vérité. Il se retira dans une des salles de son palais avec deux nobles sur la sagacité et l'intégrité desquels, il pouvoit reposer une entière confiance, et fit appeler ses deux fils.

L'accusation de Persée étoit destituée de preuves, mais il y suppléa par des protestations solennelles de sa véracité; il insista sur les plus petites circonstances qui s'étoient présentées pendant la dernière fête et la nuit qui l'avoit suivie, et les interpréta avec une extrême malignité. Il ajouta, sachant bien que cette assertion seroit du plus grand poids aux yeux de Philippe, qu'il n'y avoit pas de doute que dans tout cela Démétrius n'eût agi à l'instigation des Romains, et avec la certitude qu'il en seroit soutenu.

L'atrocité des crimes dont Démétrius se voyoit accusé, l'audace de Per-

sée, la haine qui dictoit ses discours intimidèrent le jeune prince naturellement foible : il fondit en larmes, et essaya enfin d'une voix tremblante et mal articulée, de se justifier des torts qu'on lui imputoit. Sa défense, quoique sans art, et quoiqu'elle se ressentît de l'agitation de son esprit, réfuta cependant sur tous les points l'accusation de son frère. Soit qu'il y eût méchanceté, soit qu'il y eût une simple erreur du côté de Persée, il étoit évident qu'on ne pouvoit point considérer Démétrius comme coupable.

La tendresse paternelle ne permettoit point à Philippe de prendre une détermination irrévocable dans une affaire si douteuse ; il s'abstint de prononcer, et dit que leur conduite future seroit désormais le témoignage qu'il invoqueroit pour juger de la vérité ou de la fausseté de leurs allégations.

Démétrius étoit ainsi acquitté par son père, de l'accusation d'avoir attenté aux jours de son frère; mais ce que Persée avoit avancé de ses liaisons avec les Romains, des dangers qui lui restoient à craindre, fit sur l'esprit soupçonneux de Philippe l'impression la plus profonde. Il haïssoit les Romains, il n'attendoit de leur part qu'oppression et perfidie; Démétrius pouvoit être en effet coupable d'avoir prêté l'oreille à leurs insinuations, de s'être laissé séduire par la promesse de la couronne.

Philippe voulut s'éclairer sur ces doutes horribles : il envoya en ambassade à Rome Philoclès et Apelles, qu'il jugeoit n'avoir aucun attachement, aucune prédilection, pour l'un ou l'autre de ses enfans; il leur ordonna de rechercher avec quelles personnes correspondoit Démétrius, et quels étoient ses desseins.

Il étoit impossible de faire un choix plus déplorable. Persée avoit gagné la plupart des personnages influens de la Macédoine. Il n'y en avoit point qui lui fussent plus dévoués que ceux que Philippe chargeoit d'une mission si délicate. Les ambassadeurs répondirent au roi que Démétrius étoit singulièrement estimé à Rome, que certainement il tramoit quelques projets repréhensibles. En même temps ils lui remirent une lettre qu'ils prétendirent avoir reçue de Quintius Flamininus.

L'écriture de l'ancien consul et son cachet étoient imités à s'y méprendre ; Philippe eut d'autant plus de confiance dans la dépêche, que Flamininus lui avoit écrit autrefois en faveur de Démétrius lors de son dernier voyage de Rome ; il lui avoit conseillé de le renvoyer le plus promp-

tement possible, avec un cortège plus honorable, parce que rien ne seroit plus agréable au sénat, ni plus avantageux aux intérêts de la Macédoine.

La lettre prétendue étoit d'un autre style; son auteur avouoit que Démétrius étoit digne de blâme, il se bornoit à invoquer en sa faveur la clémence du roi.

D'un autre côté Démétrius voyant sa perte inévitable, songea à pourvoir à sa sûreté en se réfugiant à Rome. Il communiqua son projet à Didas, gouverneur de Péonie, qui s'étoit emparé avec beaucoup d'art de sa confiance. Didas révéla le projet à Persée, et Persée au roi.

Cette découverte ne laissa plus de doute à Philippe. Il craignoit cependant trop les Romains pour soumettre Démétrius à un jugement légal; il eut recours à Didas, que

Démétrius continuoit d'admettre à sa table. Ce monstre, digne instrument d'un tyran farouche, glissa du poison dans un breuvage destiné au malheureux prince.

Le poison n'agit pas avec la rapidité que Didas s'étoit promise; Démétrius éprouva des souffrances horribles, qui trahirent le forfait commis sur sa personne : la douleur lui arracha des plaintes contre les abominables auteurs de sa mort. Didas, fatigué de la lenteur avec laquelle opéroit le breuvage, couronna son attentat en envoyant dans la chambre du jeune prince deux assassins qui l'étouffèrent.

Philippe ne resta pas long-temps dans l'ignorance de l'énormité de sa faute et de son infortune. La conduite de Persée éveilla d'abord ses soupçons. N'ayant plus de rival, au lieu de ces manières humbles et sou-

ples qu'il avoit pour son père, du vivant de Démétrius, il le traita désormais avec mépris et insolence ; il affecta, dans toutes les occasions, l'attitude hautaine d'un prince indépendant, et ne dissimula point son impatience de monter sur le trône.

Un changement si visible fit faire à Philippe de sérieuses, mais tardives réflexions : il pensa que Démétrius avoit été peut-être victime d'une infâme trahison. Parmi tous ses courtisans, tel est souvent le sort des rois, il n'avoit qu'un seul ami, Antigone, fils de son oncle. Antigone avoit été aussi attaché à Démétrius ; et fortement convaincu de son innocence, il pleuroit son infortune.

Le roi lui parla souvent de son fils ; il lui exprima ses regrets de ce que la condamnation eût été si précipitée, et son désir de s'assurer si réellement Démétrius n'avoit pas été perdu par un artifice odieux.

Philoclès et Apelles, dans leur dernière ambassade à Rome, avoient eu pour secrétaire un certain Xychus. Antigone fit arrêter et conduire cet homme devant le roi. Xychus hésita d'abord ; mais à la vue des supplices, il avoua tout. Il déclara que les ambassadeurs n'avoient agi que d'après des instructions de Persée ; que les chefs d'accusation contre Démétrius étoient absolument sans fondement, et que lui, Xychus, par ordre de ses maîtres, avoit fabriqué la lettre de Flamininus.

Philippe ressentit alors tous les tourmens que la colère, la douleur, les remords peuvent infliger à un homme. Outré de fureur, il ordonna que les deux ministres fussent arrêtés. Apelles s'enfuit en Italie : Philoclès, après avoir été confronté avec Xychus, fut condamné à mort. Quelques historiens disent qu'il confirma

la déposition de Xychus ; d'autres, qu'il persista, jusqu'à son dernier soupir, dans une dénégation formelle.

Quelques auteurs modernes ont émis l'opinion que l'accusation de calomnie et de faux contre Persée et les ambassadeurs macédoniens, fut un moyen qu'imagina Antigone pour s'élever un jour au trône, et que Flamininus étoit réellement l'auteur de la lettre qu'on lui attribuoit. Ils se fondent principalement sur cette circonstance qu'Apelles se réfugia en Italie : comment auroit-il pu y espérer un asyle, s'il eût été réellement coupable de la mort de Démétrius?

Ils appuient encore leur conjecture sur ce que Philoclès, selon quelques historiens, quoique confronté avec Xychus, et au milieu des tortures, nia constamment les faits qu'on

lui imputoit, et sur ce que les Romains refusèrent de livrer Apelles à Philippe. Nous pourrions y ajouter le traitement dont usa Persée envers ce même Apelles : au lieu de le récompenser, à son avénement au trône, il trouva moyen de s'assurer de sa personne, et de le faire mettre à mort. Tite-Live dit positivement que la lettre de Flamininus étoit fausse ; mais l'autorité de cet écrivain est quelquefois suspecte lorsqu'il s'agit de rejeter les crimes de Rome sur ses ennemis.

Quoi qu'il en soit, Persée étoit évidemment le plus grand coupable ; mais il avoit peu de chose à craindre : il s'effrayoit peu de la puissance de son père. Si Philippe eût voulu l'arrêter, il lui eût été facile, avec le parti formidable dont il disposoit, de braver un monarque foible et presque abandonné.

Le roi le punit autant qu'il étoit en son pouvoir : il ne souffrit plus qu'il se présentât devant lui ; il déclara sa résolution positive de ne point lui laisser un trône auquel il avoit voulu parvenir à travers le sang de son frère. Il parla aussi de mettre la couronne sur la tête d'Antigone ; projet dicté par la colère, et qu'il eût eu de la peine à réaliser, même dans la plénitude de son pouvoir, et quand il auroit eu plus long-temps à vivre.

Mais Philippe survécut peu à tant de calamités. La découverte des crimes de Persée lui porta le coup de la mort. Malgré sa santé chancelante, il se complaisoit encore à l'idée de se venger de la perfidie des Romains. Il fit de grands préparatifs de guerre ; il prit à son service toute la tribu des Bastarnes, qui vivoient de l'autre côté du Danube. Son projet étoit de les introduire dans la Dardanie,

d'exterminer par eux le peuple de ce pays, qui s'étoit vendu à Rome, et d'ouvrir ensuite à ces barbares, par l'Illyrie, le chemin de l'Italie.

Antigone fut chargé de hâter leur marche. Pendant son absence, le roi mourut à Amphipolis, où il s'étoit rendu au-devant de ses nouveaux alliés. Persée monta sur le trône sans opposition; quant à Antigone, les intentions favorables que le roi lui avoit montrées ne servirent qu'à irriter contre lui la haine de Persée: un des premiers actes de son règne fut d'ordonner son exécution à mort.

Philippe régna quarante-deux ans[1]. Cette période est plus remplie d'événemens importans qu'aucune autre que nous présentent les annales de la Grèce.

Au milieu de toutes ses fautes, Philippe montra encore, dans les

[1] Il mourut l'an 175 avant J. C.

dernières années de sa vie, que Rome avoit en lui un vigoureux et redoutable adversaire. Il poursuivoit avec tant d'ardeur son plan favori d'humilier la puissance des Romains, qu'un an avant sa mort il monta sur le sommet du mont Hémus, entreprise extrêmement fatigante et très-périlleuse, et cela parce qu'on lui avoit dit que, du sommet de cette montagne, on pouvoit voir la mer Adriatique et l'Italie entière, jusqu'aux Alpes, théâtre des expéditions qu'il projetoit.

En favorisant l'irruption des Bastarnes, il montroit assurément une politique profonde. S'il eût vécu assez pour mettre ce plan à exécution, ou si son successeur avoit eu assez de talent pour faire usage de cette nouvelle alliance, il est probable que l'Italie étant exposée à de tels dan-

gers, Rome eût eu moins de loisir pour méditer des conquêtes.

Philippe, d'ailleurs, sans paroître se préparer à la guerre, sans donner aux Romains les moindres alarmes, avoit mis sur pied une armée plus nombreuse et mieux disciplinée que toute autre qu'il eût jamais fait entrer en campagne. Il avoit rassemblé dans ses arsenaux et dans ses magasins des armes pour trente mille hommes, et huit millions de mesures de froment. Ses trésors contenoient de quoi entretenir dix mille mercenaires pendant dix ans; et il exécuta tout cela après qu'il eût été soumis par les Romains, que son pays eût été livré au pillage, privé des avantages du commerce, et qu'on l'eût forcé de rentrer dans les anciennes limites de la Macédoine. Preuve indubitable de ses talens et

des ressources de ce royaume sous un prince habile et actif.

Mais tous les projets de Philippe furent déjoués par une politique perfide ; les brandons de la jalousie et de la discorde furent allumés au milieu de sa famille : l'infortuné Démétrius en fut victime, et la douleur précipita au tombeau ce monarque accablé par l'âge. Rome enivrée de ses succès, contempla avec joie l'heureuse issue de ses entreprises hardies et bien concertées, et vit dans un avenir peu éloigné la Macédoine ajoutée aux royaumes qui gémissoient sous sa domination.

CHAPITRE IX.

Avénement de Persée au trône de Macédoine. Jalousie des Romains. Tentative d'assassinat contre Eumènes. Invasion de la Grèce par les Romains. Succès de Persée. Avarice et lâcheté de ce prince. Fautes des consuls romains. Le roi de Macédoine n'en profite pas.

Les premières années du règne de Persée offrent des événemens qui ne justifient en aucune manière le mépris que les Romains avoient alors pour la Macédoine [1], ni l'opinion que les Romains assurent qu'on avoit généralement de Persée lui-même.

Après avoir fait subir à Antigone le sort qu'éprouvent toujours les rivaux malheureux des rois, il publia

[1] L'an 175 avant J. C.

une amnistie générale. Non-seulement il rappela ceux que la peur ou une condamnation judiciaire avoit fait sortir de leur pays dans le cours du dernier règne, mais il leur fit rembourser les fruits de leurs biens séquestrés pendant leur exil. Il montra à tous ses sujets, avec la dignité qui convenoit à son rang, une affection toute paternelle. Il fit la remise de tout ce qui étoit dû à la couronne, à l'époque de la mort de son père. Versé dans l'art militaire, il fit de la discipline de ses troupes et de l'augmentation des forces de son royaume, sa principale occupation. Il évita soigneusement ces excès, ces débauches qui déshonorèrent une grande partie du règne de Philippe.

Sa conduite envers les états étrangers ne fut pas moins conciliante. Ses ambassadeurs notifièrent au sé-

nat romain son avénement au trône, et demandèrent la confirmation des traités qui subsistoient entre Rome et la Macédoine.

Le sénat employa, dans sa réponse, la même dissimulation qui guidoit sans doute Persée dans sa démarche; il reconnut ses droits, et le proclama l'ami et l'allié du peuple romain.

Persée s'adressa avec plus de sincérité aux divers états de la Grèce. Il réussit facilement auprès des Rhodiens. Revenus des soupçons que leur avoit fait naître l'augmentation des forces maritimes de la Macédoine, ils sentirent combien ils avoient eu tort d'aider les Romains à renverser la puissance de la Macédoine.

Prusias, roi de Bythinie, se laissa également persuader; et pour resserrer plus étroitement leur alliance, Persée lui donna sa sœur en mariage.

La cour de Syrie ne lui fut pas

moins favorable. Séleucus, irrité par les malheurs d'Antiochus, son père, et les siens propres, prêta volontiers l'oreille aux plaintes de Persée contre les Romains; mais l'affoiblissement de la Syrie ne lui permit pas de suivre l'impulsion de son cœur. Il ne put faire, en faveur de Persée, que des vœux stériles; et pour gage de sa sincérité, lui donna sa fille Laodice en mariage.

Les Rhodiens se distinguèrent en cette occasion, et comme pour expier leurs torts envers la Macédoine, ils équippèrent une flotte brillante, et sollicitèrent l'honneur de conduire la princesse auprès de son époux.

La plus grande partie de l'Asie mineure montra les mêmes dispositions. Persée chercha des alliés dans Carthage même, et y envoya une ambassade : les circonstances favorisoient ses desseins. Les Carthagi-

nois, aigris par les usurpations de Masinissa et la duplicité de Rome, étoient prêts à éclater. Ils reçurent les ambassadeurs macédoniens pendant la nuit, dans le temple d'Esculape, afin que cette affaire échappât à la connoissance des Romains : ils envoyèrent aussitôt quelques personnages de marque pour se concerter avec le roi de Macédoine.

Pendant ce temps-là, les émissaires de Persée parcouroient toute la Grèce ; lui-même se rendit à Delphes, sous un prétexte religieux, mais dans la réalité, pour étaler sa puissance, pour faire parade de sa modération et de ses égards pour la liberté des Grecs. Suivi d'un nombreux cortège, la fleur de l'armée macédonienne, il traversa la Grèce sans commettre d'hostilités, ni même les plus légères violences. Après avoir accompli ses devoirs religieux, il

retourna de la même manière dans son royaume.

Ce qui rendoit ces intrigues plus efficaces, c'étoit le caractère des Grecs eux-mêmes. La plupart commençoient à prévoir ce qu'ils auroient à redouter si l'autorité des Romains s'établissoit complètement en Grèce : ils regardoient la Macédoine comme le dernier rempart de leur liberté. Il en résulta une révolution dans la politique et les affections de la plupart des états. Les peuples d'Epire favorisèrent Persée ; quelques tribus thessaliennes montrèrent la même inclination. Les Béotiens se déclarèrent ouvertement. Après avoir massacré les partisans les plus redoutables des Romains, ils contractèrent une alliance avec la Macédoine ; et afin de donner plus de solennité au traité, ils le firent graver sur des tables d'airain qu'on

exposa dans les temples de Delphes, de Délos et de Thèbes.

Les Etoliens, quoique partagés entre deux factions animées de cette fureur qui caractérise les dissensions civiles, s'accordèrent cependant sur un point, que Persée seroit l'arbitre de leur différend.

Athènes et l'Achaïe restèrent seules fermement attachées aux Romains, quoique l'Achaïe fût à-peu-près perdue pour Rome. Les Achéens, du temps de Philippe, avoient prohibé, par une loi, toute communication avec la Macédoine : plusieurs des esclaves Achéens profitant de cette interdiction, s'étoient enfuis d'auprès de leurs maîtres, et avoient cherché un refuge sur le territoire de Macédoine. Persée, afin de se rendre agréable aux Achéens, fit renvoyer tous ceux de ces esclaves qu'on put découvrir, et écrivit en même temps

une lettre pour demander la révocation du décret, et proposer des relations amicales entre les deux nations.

Cette demande étoit raisonnable, et trouva parmi les Achéens de nombreux partisans; mais les amis de Rome représentèrent qu'il étoit au-dessous de la dignité des états d'Achaïe de délibérer publiquement sur une lettre apportée par un simple messager; qu'une pareille demande devoit être présentée en forme par des ambassadeurs, afin d'être discutée dans la prochaine assemblée générale. L'affaire fut ainsi ajournée; et lorsque l'assemblée de la nation ouvrit ses séances, ils eurent assez de crédit pour faire rejeter la proposition.

La vigueur des opérations de Persée répondit à sa puissance. Les Dolopiens avoient contesté quelques-

unes de ses prétentions, et avoient porté leur appel à Rome. Persée, sans avoir égard à cet appel, entra sur leur territoire, et le soumit. Le peuple de Byzance, vivement pressé par Eumènes, implora son assistance : il marcha au secours de cette ville, et força le roi de Pergame à se retirer. Abrypolis, petit roi d'un district de l'Illyrie, ayant fait une incursion en Macédoine, Persée marcha contre lui, le vainquit et le dépouilla de ses états. Et par la suite, se trouvant aux prises avec les Romains eux-mêmes, il soutint contre eux, pendant trois ans, la guerre avec de grands succès.

Comment se fait-il que des forces si imposantes aient été anéanties, que tant d'avantages n'aient abouti qu'à une ruine totale, à l'extermination de Persée et de la maison de Macédoine? C'est un objet digne des echerches de l'historien.

Persée, dès le commencement de son règne, commit une erreur capitale. Les Bastarnes s'avançoient à travers la Thrace, lorsque son père mourut. Philippe avoit stipulé les subsides qu'il devoit leur fournir, et les différentes sommes qu'il payeroit aux chefs des tribus de la Thrace, pour qu'ils leur accordassent un libre passage. Persée, quoique possesseur d'immenses trésors, étoit dominé par une sordide avarice ; il ne voulut pas tenir ses engagemens. En conséquence, les Bastarnes refusèrent d'avancer, à l'exception de trente mille qui étoient déjà parvenus sur les frontières de la Macédoine, et qui continuèrent leur route pour la Dardanie.

Le reste de ces barbares s'arrêta en Thrace, où, indignés du manque de foi dont on avoit usé envers eux, ils assouvirent leur ressentiment sur

les peuples du pays, et pillèrent tout sur leur passage. Ainsi Persée se trouva privé d'un allié qui, du moins dans les circonstances actuelles, eût rendu la Macédoine extrêmement formidable, tandis qu'en même temps il trahissoit la confiance des Thraces, qui non-seulement ne reçurent point les subsides qu'on leur avoit promis, mais furent contraints, par la perfidie du roi, de prendre les armes pour leur propre défense.

On peut juger, par les exploits de ces trente mille Bastarnes, ce qu'eût pu faire la horde entière de ces barbares, qui, dit-on, se montoit à plus de cent mille hommes. Les Dardaniens, jusqu'alors les ennemis les plus actifs de la Macédoine de ce côté, furent réduits à se retirer dans leurs forteresses, où ils ne se maintinrent qu'avec peine contre ces assaillans furieux. Les Bastarnes trou-

vèrent de puissans auxiliaires dans les Sordisques [1], nation barbare au nord-ouest de la Dardanie, dont les établissemens s'étendoient jusqu'aux frontières de l'Italie.

Enfin dédaignés par la Macédoine, et ne pouvant tirer de ressources de leur propre pays, les Bastarnes retournèrent dans les lieux qu'ils habitoient.

La suite de leurs aventures, telles que les racontent les historiens romains, paroît avoir été embellie de récits merveilleux. On prétend que le Danube étant pris à leur approche,

[1] Justin, ou plutôt Trogue-Pompée, dit qu'ils faisoient partie de ces Gaulois émigrés sous Brennus et ses compagnons, et qui s'étoient établis dans ce pays, après leur désastreuse expédition contre Delphes. Suivant cet historien ils avoient leur principal établissement au confluent de la Save et du Danube, dans les lieux où existe aujourd'hui Belgrade.

(*Note de l'Auteur.*)

ils essayèrent de le passer sur la glace qui se brisa sous leur pieds et les engloutit tous. Tite-Live assure que ceux de leurs compatriotes, qui étoient restés en Thrace, eurent le même sort: la plupart furent miraculeusement détruits par une violente tempête, et par les éclats de la foudre.

La vérité de ces deux récits est fort douteuse. Ils durent sans doute leur origine à des bruits habilement propagés par un peuple assez vain pour s'imaginer que d'avoir marché au secours des ennemis de Rome, c'étoit une impiété que le ciel devoit punir. Il paroît même d'après Strabon qui garde le silence sur ces prodiges, que les Romains de ce temps-là, bien loin de connoître l'histoire des différentes tribus de ces contrées, en savoient à peine le nom.

Les Romains furent alarmés des

entreprises de Persée. Des commissaires lui furent envoyés plusieurs fois pour lui demander la cause de ses hostilités, et particulièrement pour examiner de plus près la situation intérieure de la Macédoine. Pendant les premières années de son règne, Persée se soumit aux desseins du sénat, et fit une réception honorable aux commissaires; mais enfin lassé de voir sans cesse des émissaires de Rome infester sa cour, et l'importuner de questions dont il apercevoit clairement le but, il en exprima son mécontentement. Caïus Valerius Lævinus et quelques autres patriciens étant venus en Macédoine, dans la septième année de son règne [1] avec la commission ordinaire, il différa de les recevoir, de jour en jour, sous divers prétextes, jusqu'à ce qu'enfin ils furent obligés de quit-

[1] L'an 169 avant J. C.

ter la Macédoine sans recevoir d'audience.

Eumènes, roi de Pergame, fournit une nouvelle matière aux soupçons du sénat, dans un voyage qu'il fit à Rome. Le sénat reconnut le zèle d'Eumènes en lui accordant des honneurs extraordinaires. Non-seulement il reçut des présens magnifiques, mais encore les emblêmes les plus distingués de la magistrature romaine, la chaise curule et le bâton d'ivoire.

Persée instruit de la démarche d'Eumènes, fit partir aussitôt des ambassadeurs. Ils demeurèrent plusieurs jours sans obtenir audience; enfin ayant été admis devant le sénat, ils furent traités avec tant d'irrévérence et de dédain, que Harpale, chef de l'ambassade, ne put contenir son indignation.

Le roi n'avoit point de renseigne-

mens positifs sur les négociations d'Eumènes ; mais il soupçonnoit ses desseins, et résolut d'en tirer vengeance. Il avoit à son service Evandre de Crète, capitaine de troupes auxiliaires. Cet officier et trois Macédoniens accoutumés au crime furent chargés d'assassiner Eumènes sur la route de Delphes, où il devoit aller faire un sacrifice en retournant dans ses états.

Les assassins se cachèrent derrière une muraille sur une montagne qui dominoit un sentier fort étroit, où il ne pouvoit passer à la fois qu'un seul homme. Plusieurs hommes de la suite du roi de Pergame passèrent ; enfin arriva Eumènes précédé de Pantaléon, général étolien. Les meurtriers firent rouler sur le roi deux quartiers de roche, dont l'un l'atteignant à la tête, l'autre à l'épaule, l'étendirent par terre. Ensuite ils lan-

cèrent plusieurs petites pierres, dont fut accablé l'infortuné monarque ; et ils se retirèrent croyant avoir exécuté leur desseins ; ils eurent en même temps la précaution exécrable de tuer un de leurs complices, qui par la lenteur de sa marche pouvoit les faire découvrir dans leur fuite à travers les montagnes.

Eumènes cependant n'étoit pas mort. Ses compagnons, Pantaléon excepté, avoient tous pris la fuite en voyant tomber leur maître. Ils revinrent, et le trouvèrent respirant encore, quoique sans connoissance. Ils le transportèrent dans un lieu sûr du voisinage, puis à Egine, où il se tint caché jusqu'à ce qu'il fût en état de supporter le voyage d'Asie. Le bruit de sa mort courut pendant quelque temps, et prit tant de consistance que son frère se préparoit déjà à prendre possession de son royaume

et à épouser sa veuve, mais enfin Attale fut informé du prochain retour de son frère. De la part de tout autre prince, de tout autre frère, la précipitation d'Attale eût pu lui être funeste, elle ne lui attira qu'un reproche ironique.

Tous les amis d'Eumènes considérèrent Persée comme l'auteur de l'assassinat, quoiqu'il n'existât contre lui aucune preuve directe. Les Romains se chargèrent d'éclaircir ce mystère. Une femme d'un certain rang nommée Praxo qui demeuroit à Delphes, étoit connue pour avoir des relations avec le roi. On prétendoit que les assassins avoient été logés dans sa maison. Valérius, un des anciens commissaires près la cour de Macédoine, trouva moyen de faire conduire cette dame à Rome. Rammius de Brindes ayant déclaré à Valérius qu'il avoit d'importantes révélations

à faire, l'accompagna dans ce voyage. Les historiens romains disent que la déposition de ces deux témoins mit dans tout son jour le crime de Persée. Praxo avoua qu'elle connoissoit les assassins, qu'ils avoient été employés par le roi, et que c'étoit d'après ses ordres qu'elle les avoit reçus dans sa maison. Rammius qui avoit coutume de recevoir à Brindes tous les illustres voyageurs grecs ou romains qui passoient par cette ville, déposa que Persée l'avoit engagé à empoisonner non-seulement Eumènes, mais d'autres personnes qu'il lui nommeroit; que lui Rammius, craignant pour sa vie, avoit feint d'y consentir, et qu'en conséquence Persée lui-même lui avoit remis du poison, de l'espèce la plus subtile.

Le sénat affecta de regarder comme un opprobre de vivre en amitié avec un prince d'un pareil caractère. On

lui envoya des commissaires pour le sommer de discontinuer ses violences, et de réparer amplement les torts qu'il avoit déjà faits, sous peine de voir rompre toute amitié et toute alliance du peuple romain avec lui.

Persée instruit sans doute des motifs de l'ambassade refusa pendant quelques jours de lui donner audience, mais la reçut enfin lorsque les commissaires étoient sur le point de retourner à Rome. La liberté de leurs remontrances excita son indignation; il répondit par des récriminations amères, se récria sur l'insolence des Romains, leur conduite hautaine envers les rois, leur soif insatiable de la domination, leur coutume incommode d'infester sa cour d'ambassadeurs, qui joignoient les bas artifices d'espions à la tyrannie de despotes, à la censure desquels il devoit soumettre toutes ses actions.

Les ambassadeurs, sans s'émouvoir d'un tel langage, demandèrent froidement quelle étoit sa réponse à leurs réquisitions. Demain, dit-il, vous l'aurez de ma main. En effet, il leur remit le jour suivant un écrit, dans lequel il déclara : qu'il ne se croyoit nullement engagé par le traité d'alliance qu'on disoit subsister entre la Macédoine et Rome ; que c'étoit un contrat consenti par son père, et qui l'obligeoit seul ; qu'à l'époque de son avénement au trône, et lorsqu'il n'y étoit pas encore fermement assis, il ne s'y étoit soumis que par politique; que cependant il étoit prêt à conclure un traité d'alliance avec Rome, moyennant des conditions équitables.

La réponse des ambassadeurs romains fut laconique : ils déclarèrent que Persée n'étoit plus l'allié de Rome. Persée leur enjoignit de sortir sous trois jours de ses états.

Cette apparence de vigueur ne fut pas bien soutenue de la part de Persée. Le sénat, d'après le rapport de ses ambassadeurs, avoit ordonné au préteur Cnéïus Sicinius d'entrer en Epire, avec huit mille hommes d'infanterie et quatre cents chevaux [1]. Il paroît que Persée en fut effrayé, car il envoya aussitôt à Rome des ambassadeurs implorer la paix. Ils furent reçus, comme il devoit s'y attendre, non dans le sénat, mais hors de la ville dans le temple de Bellone, comme venant d'un prince ennemi déclaré des Romains. Après quelques questions sur lesquelles les ambassadeurs n'étoient point préparés par leurs instructions, ils reçurent ordre de quitter l'Italie dans douze jours, et de dire à leur maître qu'il ne devoit plus avoir l'audace d'envoyer des ambassades à Rome,

[1] L'an 172 avant J. C.

et qu'il ne devoit désormais s'adresser qu'aux généraux des armées romaines dans la Grèce.

Sicinius fut bientôt après suivi de cinq commissaires nommés par le sénat pour visiter les états de la Grèce, et pour les retenir dans leur attachement à Rome. Aulus Hostilius et Quintus Marcius Philippus eurent ordre de parcourir l'Épire, l'Etolie et la Thessalie. Le père de Marcius avoit été l'hôte et l'ami du dernier roi de Macédoine. Persée eut assez peu de fierté pour vouloir profiter de cette circonstance; il écrivit à Marcius à Larisse, pour lui rappeler l'hospitalité mutuelle qui unissoit leurs familles, et lui demander une conférence.

Marcius reçut cette démarche de la manière la plus gracieuse, et consentit à l'entrevue. En conséquence, au jour fixé, le roi de Macédoine et

les deux commissaires romains arrivèrent sur les rives opposées du Pénée. Les Romains furent accompagnés de députés de la plus grande partie des états de la Grèce qui, soit par sollicitude pour leur propre destinée, soit pour donner aux Romains une marque de respect, voulurent être témoins de cette négociation importante. Persée étoit accompagné de ses gardes, d'un certain nombre de Macédoniens du premier rang, et de chefs de la Thrace.

Le règlement du cérémonial fut le premier objet de contestation : il s'agissoit de savoir si le roi passeroit la rivière pour aller au-devant des Romains, ou si les Romains viendroient trouver le roi. Il sembloit que la dignité royale exigeoit cette déférence, mais il étoit de la politique de Rome de manifester du mépris pour la royauté. Marcius ter-

mina cette difficulté par un misérable jeu de mots. Que le plus jeune, dit-il, cède le pas à l'aîné, et le fils au père, faisant allusion à son surnom de *Philippe*.

Le second point de litige fut de savoir si le roi passeroit seulement avec une partie de ses gardes, ou avec toute sa suite. Persée vouloit passer avec tout son cortège. Marcius exigea que dans ce cas on lui remît des otages, pour qu'il ne fût commis aucun acte d'hostilité. Persée fut encore obligé de dévorer cette humiliation.

Marcius ouvrit la conférence par une multitude de protestations de son estime personnelle pour Persée. Il excusa en même temps les Romains d'avoir provoqué la guerre, disant que le roi seul en avoit été coupable. Abrupolis, ami de Rome, avoit été chassé de son royaume.

Artératus, l'allié le plus fidèle qu'eussent les Romains parmi tous les princes d'Illyrie, avoit été victime d'une trahison domestique, et Persée avoit accordé dans son royaume un asile à ses meurtriers, montrant par-là, pour se servir des termes les plus modérés, combien il s'étoit réjoui de cette perfidie. Contre la foi des derniers traités, il avoit fait marcher une armée à Delphes, au cœur de la Grèce; il avoit fourni des secours aux Byzantins, étoit entré dans une ligue avec les Béotiens, et avoit fait la guerre aux Dolopes. Eversa et Callicrite, ambassadeurs thébains, avoient péri en revenant de Rome.

Enfin, continua Marcius, je pourrois vous demander quel a été l'auteur des derniers troubles en Etolie, quel autre parti que celui des Macédoniens a excité ces révolutions sanglantes. Eumènes a été assassiné par

des traitres en face des autels de Delphes; je ne nommerai point celui qu'il accuse. Quant à Rammius, vos ambassadeurs vous ont sans doute instruit des dénonciations qu'il a faites. Le souvenir de l'amitié qui a existé entre nos pères, m'oblige de prêter une oreille favorable à tout ce que vous pourrez dire pour vous justifier. Puissiez-vous me fournir des argumens pour plaider votre cause devant le sénat!

Des accusations si graves faites en termes si peu mesurés, en présence des députés de toute la Grèce, prouvent combien peu Marcius éprouvoit en faveur de Persée ce tendre intérêt qu'il supposoit. Ce qui rend sa conduite encore plus remarquable, c'est la défense que Tite-Live a mise dans la bouche du roi, et d'après laquelle on peut juger que quelques-uns de ces griefs étoient mal fondés, les autres injustement exagérés.

Persée répondit que Rammius n'avoit jamais paru qu'une fois à la cour de Macédoine, et qu'on ne l'y attendoit pas de nouveau; il fit sentir combien il étoit invraisemblable qu'il eût confié une commission si délicate et si hasardeuse à un homme, sur la fidélité duquel il ne pouvoit entièrement compter. Il ajouta qu'il étoit notoire, que les ambassadeurs thébains avoient péri par un naufrage; qu'il avoit chassé de ses états les meurtriers d'Artératus, dès l'instant où il avoit appris qu'ils s'y étoient refugiés. Quant à Eumènes il étoit évident qu'il l'avoit désigné lui Persée comme l'auteur de son assassinat : mais sur quels indices? Un prince que ses oppressions avoient rendu odieux dans la Grèce et dans l'Asie, n'avoit-il donc d'ennemis que dans la Macédoine?

Telle fut sa défense sur les chefs d'ac-

cusation qui le concernoient comme homme privé : mais comme roi sa réponse fut encore plus énergique. Il dit qu'Abrupolis, sans y être provoqué, avoit fait une incursion dans la Macédoine, et porté ses ravages jusqu'à Amphipolis, avant que Persée eût pris les armes pour le repousser : à qui en attribuer le blâme si l'issue de la guerre avoit été fatale à cet injuste agresseur? La province de Dolopie avoit été assignée au roi de Macédoine par les Romains eux-mêmes. Cependant les Dolopes s'étoient soulevés contre Euphranor, gouverneur macédonien, et l'avoient massacré avec une cruauté raffinée. Depuis quand faisoit-on un crime à un prince de réduire à l'obéissance ses sujets rebelles?

Il avoit traversé une partie de la Grèce pour se rendre à Delphes, mais c'étoit dans l'unique dessein

d'accomplir un vœu religieux. Si quelqu'un des états sur le territoire desquels il avoit passé, pouvoit se plaindre de la moindre violence, ou prouver que sous les couleurs de la religion il avoit caché des projets ambitieux, il étoit prêt à passer condamnation.

Quant aux secours fournis à Byzance et à sa ligue avec les Béotiens, il dit que ses ambassadeurs avoient déjà expliqué ces matières au sénat qui, malgré la résistance d'une foible minorité, avoit reçu son apologie.

Marcius parut fort touché des discours de Persée, et l'invita à envoyer encore une fois des ambassadeurs à Rome avec des propositions amicales. La difficulté étoit de suspendre en attendant les hostilités : après beaucoup d'objections de la part des Romains, Marcius, par respect, dit-il, pour l'hospitalité qui existoit entre

Persée et lui, parut céder enfin aux instances du roi, et lui accorda une trève jusqu'au retour de ses ambassadeurs.

Toutes ces vives démonstrations d'amitié pour le roi de Macédoine; n'étoient qu'une feinte que Marcius employoit pour lui tendre un piège, en lui faisant désirer une trève; c'étoit le parti le plus déplorable que pût prendre ce prince infortuné.

En effet lorsque Sicinius et les commissaires romains arrivèrent dans la Grèce, ils trouvèrent la situation des choses bien différente de ce à quoi ils s'étoient attendus. Persée étoit à la tête d'une armée la mieux diciplinée et la plus nombreuse que la Macédoine eût possédée depuis le temps d'Alexandre-le-Grand. Ses trésors étoient pleins, ses magasins étoient abondamment pourvus; ses sujets étoient unis en-

tr'eux et zélés pour son service. Outre les relations que Persée s'étoit ménagées avec les Asiatiques et ses voisins d'Illyrie et de Thrace, il y avoit dans toute la Grèce une disposition générale en sa faveur.

Les peuples se déclaroient partout en faveur de la Macédoine. Quoique plusieurs des principaux meneurs fussent par corruption, ou par ambition attachés aux Romains, Persée avoit parmi ces chefs un grand nombre d'amis. C'étoient en général les hommes les plus sages et les plus recommandables de chaque république : ils faisoient des vœux pour Persée, craignant pour le sort de la Grèce, si la domination romaine se trouvoit sans contre-poids.

D'un autre côté, Licinius, le nouveau consul, n'avoit pas encore fait les levées nécessaires ; les forces des Romains en Grèce étoient peu

considérables. Si Persée, au lieu de perdre le temps en négociations, eût profité de ce concours de circonstances, et attaqué ses ennemis au moment où ils débarquoient, la victoire eût été presque immanquable. Encouragée par cet acte de vigueur, la plus grande partie de la Grèce se fût sans doute déclarée pour lui.

Mais la timidité et l'irrésolution de ce prince, entraîné à sa perte, tirèrent les Romains d'embarras. Ils cantonnèrent leurs troupes dans les places fortes de l'Epire, en formant un cordon sur la frontière occidentale de Macédoine, tandis que les cinq commissaires parcoururent les divers états de la Grèce. Les Grecs voyant trahie la confiance qu'ils avoient mise dans Persée, promirent tout ce qu'on leur demanda.

La trève acheva de couronner les vues des Romains. Elle leur donna le

temps de se préparer efficacement à la guerre; elle prouva à tous les confédérés de la Macédoine, combien peu l'on pouvoit compter sur un roi qui, après toutes ses jactances, et possédant tant d'avantages, avoit eu la bassesse de mendier la paix.

Les Béotiens en éprouvèrent les premiers les funestes effets. Ils avoient, comme nous l'avons vu, conclu avec Persée un traité d'alliance offensive et défensive. Plusieurs de leurs villes à qui les commissaires romains en firent le reproche, répondirent que ce n'étoit le fait d'aucun état en particulier, mais du corps entier de la nation béotienne; que même plusieurs villes n'y avoient pas concouru.

Cette excuse fit naître à Marcius une idée qui rendit le traité illusoire, et qui détruisit pour jamais la puissance béotienne. Il offrit de considérer chaque ville comme un état sé-

paré et indépendant, et de conclure sur ce pied une alliance avec elles. L'orgueil de l'indépendance, ou peut-être la crainte de Rome déterminèrent la plupart des états à accepter. Ainsi la confédération béotienne qui n'avoit de force que dans son union, fut divisée, morcelée, et ne reprit jamais son ancienne influence. Deux villes béotiennes, Coronée et Haliarte, furent les seules qui refusèrent de renoncer à leur alliance avec la Macédoine; menacées par les Thébains, elles invoquèrent le secours de Persée. La réponse du roi fut bien digne de son caractère; il allégua que la trève lui avoit lié les mains, et que c'étoit à elles à se défendre comme elles pourroient.

Les historiens romains nous apprennent que Marcius étant revenu à Rome, n'obtint que des louanges médiocres sur la finesse avec laquelle

il avoit trompé Persée. Les anciens sénateurs qui conservoient le souvenir des mœurs antiques, ne pouvoient entendre sans horreur un sénateur romain se vanter d'avoir employé l'artifice envers un ennemi, surtout en affectant les dehors de l'amitié, et un prétendu respect pour les nœuds sacrés de l'hospitalité.

Leurs remontrances furent vaines. La majorité du sénat, gouvernée par d'autres principes, approuva la conduite de Marcius, et pour l'en récompenser, lui donna le commandement d'une partie de la flotte qu'on devoit employer sur les côtes de la Grèce.

Persée s'imaginant follement qu'il avoit eu tout l'avantage dans la dernière conférence, se flattoit d'une paix prochaine. Il inséra ces termes dans ses dépêches à quelques-uns de ses amis d'Asie : j'ai été entendu de-

vant les commissaires Romains, pour justifier ma conduite, et j'ai victorieusement réfuté toutes leurs objections. Le retour de ses ambassadeurs déchira le voile qui l'aveugloit. Ils lui annoncèrent, qu'après avoir obtenu pour la forme, une audience du sénat, on leur avoit ordonné de sortir de Rome sur-le-champ, et de l'Italie, dans trois jours; que le consul Licinus, après avoir complété ses levées, marchoit sur la Grèce.

Persée, tiré de sa léthargie, convoqua sur-le-champ à Pella un conseil des principaux Macédoniens. Quelques-uns proposèrent des mesures foibles ou honteuses; la majorité se prononça pour la guerre, et le peuple entier se disposa à la faire avec vigueur.

Persée entra en campagne avant le printemps. Il s'empara des défilés

qui conduisent de la frontière de Macédoine dans la vallée de Tempé, et arriva avant que les Romains parussent jusqu'à Sycurium, à l'extrémité méridionale du Mont Ossa. Il avoit une occasion favorable d'ouvrir la campagne avec avantage. Le consul, en passant par l'Athamanie en Thessalie, se trouvoit embarrassé dans les défilés qui rendent presque impraticable cette partie montagneuse de la Grèce. De l'aveu des Romains, si Persée les eût attaqués, leur défaite étoit à peu près inévitable ; mais le roi de Macédoine, ou par timidité, ou par défaut de connoissance des mouvemens et de la situation de l'ennemi, se contenta de couvrir la Macédoine et la Thessalie septentrionale.

Enfin, Licinus arriva à Larisse. Son armée grossie de mille auxiliaires Achéens, de cinq mille hom-

mes envoyés d'Asie, par Eumènes, et d'un corps de cavalerie thessalienne, campa sur la rive septentrionale du Pénée. Les deux armées étoient à peu de lieues l'une de l'autre. Le consul évitoit habilement d'en venir aux mains. Persée, enhardi, se rapprocha d'environ deux lieues; et, le lendemain matin, dès l'aube du jour, après avoir rangé son armée en bataille, il s'avança à la tête de sa cavalerie et de son infanterie légère sur le bord des retranchemens romains.

La brusque apparition de l'ennemi, à une heure où l'on n'avoit point coutume de combattre, sa contenance ferme et résolue, jeta la confusion dans le camp romain. Les cris tumultueux des soldats firent croire le danger plus grand qu'il ne l'étoit. Dans cette situation critique, le consul ordonna à sa cavalerie, à ses trou-

pes légères et auxiliaires, de faire une sortie, et de repousser l'ennemi; quant à lui, il resta dans l'enceinte des retranchemens avec ses légionnaires.

Le détachement romain s'acquitta mal de la tâche qu'on lui avoit donnée; il fut enfoncé par la cavalerie thrace, et eût été entièrement taillé en pièces, si la cavalerie thessalienne, qui couvroit l'aile gauche, n'eût ouvert ses rangs pour laisser passer les fuyards.

La victoire étoit décidée en faveur des Macédoniens: Hippias et Léonnatus, chefs de la phalange, voulurent couronner les succès de cette journée, en livrant assaut au camp ennemi.

Persée, redevenu timide et pusillanime, écouta les conseils d'Evandre, qui lui persuada de se contenter de cette victoire. Dans cette action,

les Romains perdirent deux mille hommes d'infanterie, deux cents cavaliers tués, et deux cents autres faits prisonniers. Toute la perte du côté des Macédoniens se réduisit à quarante fantassins et vingt cavaliers.

Le lendemain matin, Persée reconnut son erreur fatale. Eumènes, redoutant l'entreprise que le roi de Macédoine n'osoit tenter, conseilla de décamper pendant la nuit, et de se mettre en sûreté derrière l'autre rive du Penée. Le roi vit alors quelles eussent pu être les suites de sa victoire, et même ce qui seroit arrivé s'il eût observé les mouvemens de l'ennemi pendant la nuit, et l'eût attaqué lors de sa retraite.

Une longue expérience n'avoit pu convaincre Persée que sa seule ressource étoit de poursuivre la guerre avec vigueur; il renouvela ses sollicitations pour la paix avec toute la

bassesse d'un ennemi vaincu ; il offrit de céder aux Romains toutes les villes, toutes les provinces qui leur avoient été cédées par son père Philippe, et de payer les mêmes tributs. Les Romains, dont la maxime étoit, que quels que fussent les événemens, de ne jamais faire la paix avec un ennemi victorieux, rejetèrent dédaigneusement cette offre ; ils demandèrent, comme unique condition de la paix, que Persée livrât lui et son royaume à leur discrétion.

Irrités de cette réponse insolente, les conseillers du roi voulurent l'engager à abandonner toute idée d'accommodement ; mais l'insolence même de la proposition porta la terreur dans son esprit, et devint un nouveau motif pour lui faire renouveler ses ouvertures. Il croyoit impossible que le consul manifestât tant d'orgueil sans être sûr

du succès. Il fit offrir, par une seconde députation, un tribut plus considérable. La réponse des Romains fut la même.

La manière dont le consul conduisit le reste de la campagne, prouva peu cette confiance de la victoire que sembloient annoncer ses discours hautains. En Thessalie, les deux armées passèrent leur temps à attaquer ou défendre des places de peu d'importance, ou à se livrer des escarmouches.

Persée, en dépit des efforts de l'ennemi, restoit toujours maître des passages et des places fortes qui couvroient la frontière de Macédoine.

En Béotie, le préteur Lucrèce fit le siège d'Haliarte, prit cette place après une défense désespérée, la livra au pillage, en s'appropriant les dépouilles les plus précieuses, et la fit raser de fond en comble. De là, il

marcha contre Thèbes, qui ouvrit ses portes, et n'en reçut pas moins le traitement qu'elle eût pu attendre d'un ennemi implacable.

Non content de faire rentrer tous les citoyens qui avoient été bannis comme partisans des Romains, il fit vendre, avec toutes leurs familles, comme esclaves, ceux qui étoient soupçonnés de favoriser la cause de la Macédoine.

Vers le même temps, Persée surprit une partie de la flotte romaine à Orée, dans l'île d'Eubée; il prit vingt de leurs vaisseaux chargés de vivres, coula les autres qui étoient chargés de bled, et s'empara de quatre galères à cinq rangs. Instruit que quelques tribus de Thrace avoient envahi les domaines de Cotys, l'un des rois de ce pays, et son allié, qui servoit auprès de lui comme auxiliaire, il renvoya le roi de Thrace

avec de riches présens et des sommes considérables, pour qu'il pourvût à la défense de son propre territoire. Il avoit alors si peu de chose à craindre des Romains, que peu de temps après il marcha lui-même au secours de Cotys, et obtint une victoire complète.

Licinius eut pour successeur le consul Hostilius, qui fut encore plus malheureux que lui, et échoua dans toutes ses entreprises. La cause de ces revers paroît avoir été justement attribuée à la rapacité et à l'insolence des Romains, qui se faisoient détester de tout le monde, et n'épargnoient pas même leurs amis.

Tout sourioit aux Macédoniens; il ne manquoit à Persée que d'employer avec discernement les trésors qu'il avoit à sa disposition. Polybe assure que s'il eût donné quelques subsides aux rois et aux états de

l'Asie et de la Grèce, s'il eût distribué ses largesses aux hommes les plus puissans, il eût détruit l'influence des Romains sur toutes les nations grecques et asiatiques.

Le sénat chercha à réparer ces désordres. Un décret annonça que les alliés de Rome n'étoient tenus de déférer à aucune réquisition d'un magistrat quelconque, à moins que ces réquisitions n'émanassent du sénat lui-même.

L'année suivante, Quintus Marcius Philippus, fut nommé consul, et commandant des troupes contre la Macédoine. Il montra d'abord beaucoup d'énergie, et la noble ambition de ne pas commettre les mêmes fautes que ses prédécesseurs. Il s'efforça, quoique sans succès, d'entamer la frontière de Macédoine, du côté de Dium, et se trouva dans la situation la plus critique. Son armée ne pou-

voit subsister dans un pays de montagnes nues et stériles. Avancer étoit impossible; Hippias occupoit, avec douze mille hommes, un poste inexpugnable. La retraite offroit mille périls.

On ne conçoit pas que, dans de telles conjonctures, Persée ait montré tant d'aveuglement et de foiblesse; il ne tenoit qu'à lui de fermer la retraite aux Romains.

Marcius ne voulant pas retourner en arrière, résolut de descendre la montagne, et de pénétrer en Macédoine par le vallon situé au-dessous. Popilius, avec une partie de l'armée, resta sur le sommet d'une montagne pour couvrir l'arrière-garde. C'étoit une entreprise d'une difficulté prodigieuse. La montagne étoit, dans beaucoup d'endroits, fort escarpée, et dans les lieux où la pente étoit moins roide, le sentier étoit presque

impraticable. Les soldats, plutôt que de se tenir sur leurs pieds, aimoient souvent mieux se laisser rouler du haut en bas. Les éléphans, effrayés par les précipices, entroient en fureur, se révoltoient contre ceux qui les conduisoient, et épouvantoient les chevaux par leurs cris horribles. Au milieu de cette confusion générale, l'apparition du moindre parti ennemi causoit la ruine de toute l'armée romaine.

Après avoir essayé divers expédiens, on imagina de faire descendre ces animaux intraitables le long de plates-formes de bois, appuyées d'un côté sur le rocher, soutenues de l'autre par des pieux. On étendit sur ces plates-formes une couche de terre, afin que les éléphans y marchassent avec plus d'assurance.

Dès que l'animal étoit sur la plate-forme, on enlevoit les pieux qui la

soutenoient dans une situation horizontale, on le faisoit descendre sur la seconde plate-forme qui commençoit immédiatement où la première finissoit. De la seconde il passoit à la troisième, ainsi de suite jusqu'au bas de la montagne. Un jour entier fut employé à cette occupation fastidieuse et pénible.

Le lendemain l'armée se trouva dans une épaisse forêt où l'on attendit l'arrivée de Popilius et de l'arrière-garde; on marcha ensuite pendant deux jours sans obstacles, et l'on se trouva enfin dans une vaste plaine entre Héraclée et Libéthrum, à peu de distance de Dium où Persée tenoit son quartier général.

Persée prenoit un bain lorsqu'on lui annonça que les Romains avoient passé les défilés et s'avançoient contre lui. Transporté de fureur il s'élança hors du bain, s'écriant qu'il avoit

été vaincu sans combattre ; et comme s'il eût pensé que tout étoit perdu, il donna ordre de brûler ses munitions navales à Thessalonique, et de jeter ses trésors de Pella dans la mer. Il rappela Hippias et les autres commandans qui défendoient les défilés, fit embarquer sur sa flotte les statues des soldats d'Alexandre qui étoient à Dium, abandonna cette ville à l'ennemi, et s'enfuit à Pydna.

Dans ce moment même Marcius pouvoit être cruellement puni de sa témérité. Il s'étoit frayé un passage au-delà d'Ascuris et de la vallée de Tempé, mais de quoi cela lui servoit-il ? Comment s'avancer sans espoir de retraite, sans pouvoir tirer du pays des subsistances, ni des secours du dehors ? Que Persée se bornât seulement à garder les gorges des montagnes, et il étoit perdu.

Cependant le consul fort effrayé

de l'évacuation de Dium par les Macédoniens, n'y entra qu'avec précaution, craignant qu'on ne lui tendît une embuscade. Il fit des progrès en avant avec le même succès, mais le défaut de vivres l'obligea de rétrograder et d'abandonner toutes ses conquêtes.

Persée rougissant de sa lâcheté, en jeta le blâme sur Andronicus et Nicias. Celui-ci, conformément à ses instructions, avoit fait jeter dans la mer les trésors de Pella. Andronicus, au contraire soupçonnant que son maître révoqueroit l'ordre de brûler les munitions navales de Thessalonique, avoit attendu des explications ultérieures. Tous deux furent condamnés à mort, l'un pour avoir obéi, l'autre pour n'avoir pas obéi.

La plus grande partie des trésors fut retrouvée par des plongeurs. Ces infortunés reçurent la même récom-

pense que Nicias et Andronicus. Le tyran se persuadoit vainement qu'il effaceroit tous les souvenirs de sa lâcheté, en faisant périr ceux qui étoient le plus à portée de la divulguer.

Le reste de la campagne fit peu d'honneur aux armes romaines. Marcius compromit au contraire les intérêts de sa patrie par sa conduite à l'égard du préteur Appius Centon.

Cet officier commandoit en Illyrie, où pressé par des forces supérieures, il demanda des secours aux Achéens. Les Achéens avoient déjà auparavant envoyé Polybe (l'historien) auprès du consul, en lui proposant un corps de troupes auxiliaires. Marcius désespérant sans doute de faire des progrès en Macédoine, refusa ce secours. Par une basse jalousie, il ne voulut pas permettre qu'Appius reçût des renforts de ce côté, afin

que sa position ne fût pas plus favorable que la sienne.

La circonstance étoit délicate ; il importoit beaucoup aux Achéens d'être considérés comme les alliés fidèles de Rome. La situation du général romain rendoit les secours urgens. Polybe eut l'adresse d'éluder la demande du préteur, et en même temps de montrer à Rome le plus grand respect. Il représenta aux états d'Achaïe, qu'en vertu du dernier décret du sénat, ils ne devoient obéir à aucune demande d'un général romain, à moins qu'il ne prouvât qu'il agissoit avec l'autorité du sénat. Appius ne pouvant produire de semblables pouvoirs, sa demande fut écartée. Peu s'en fallut qu'Appius, victime de cette jalousie, ne fût enveloppé par l'ennemi.

Fin du tome seizième.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. V. *Dissimulation de Philippe à l'égard d'Aratus. Démétrius de Pharos détermine le roi à se joindre avec Annibal contre les Romains. Empoisonnement d'Aratus. Guerre malheureuse contre les Romains. Philippe conclut la paix. Siége d'Abydos.* 6

CHAP. VI. *Seconde guerre de Macédoine. Défection de plusieurs alliés de Philippe. Paix honteuse. Renouvellement des hostilités. Guerre contre Nabis, tyran de Sparte. Flamininus conclut la paix avec lui.* 46

CHAP. VII. *Alliance d'Antiochus et des Etoliens contre Rome. Dé-*

faite d'Antiochus. Soumission des Etoliens. Divisions parmi les Achéens. Mort de Philopœmen. Conduite perfide de Flamininus. 91

CHAP. VIII. *Nouveaux démêlés des Romains avec Philippe de Macédoine. Massacre des Maronites. Démétrius, fils de Philippe, est envoyé à Rome, soupçonné ensuite de trahison et condamné. Mort de Philippe.* 138

CHAP. IX. *Avénement de Persée au trône de Macédoine. Jalousie des Romains. Tentative d'assassinat contre Eumènes. Invasion de la Grèce par les Romains. Succès de Persée. Avarice et lâcheté de ce prince. Fautes des consuls romains. Le roi de Macédoine n'en profite pas.* 172

VA 1519486